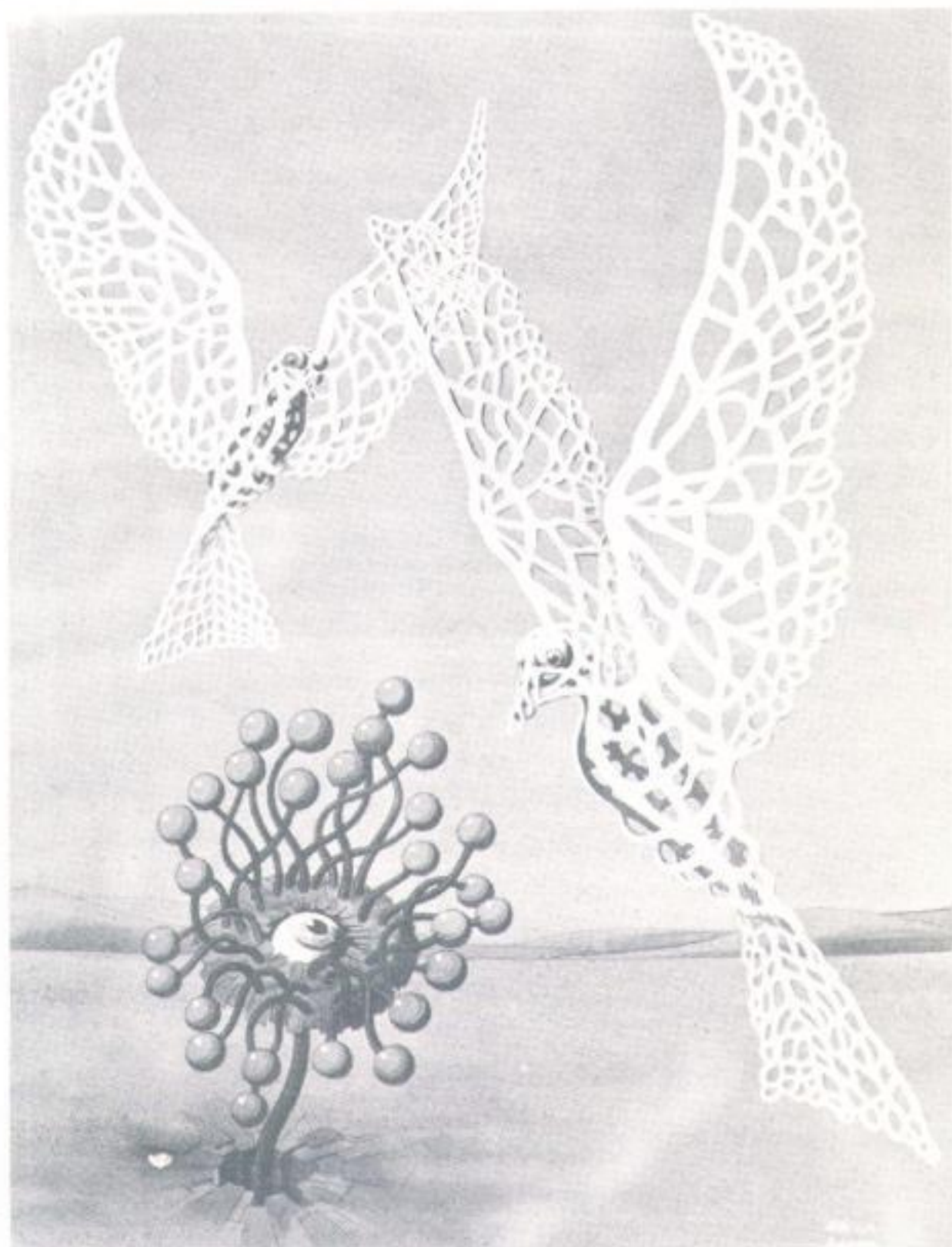


IDES ET AUTRES

N°4
cahier anthologique
de la traduction

illustrations de:

André Franquin
Carlos Gimenez
Jacques Devos
Alfonso Azpiri
Lucien Janssens
José Luis Fuentes
Helmut Wenske
Vincent Devigne
Dominique Mayérus
Michel François



”SF D'EXPRESSION
NEERLANDAISE”

B. GOORDEN PRESENTE

illustrations de:

André Franquin

Carlos Gimenez

Jacques Devos

Alfonso Azpiri

Lucien Janssens

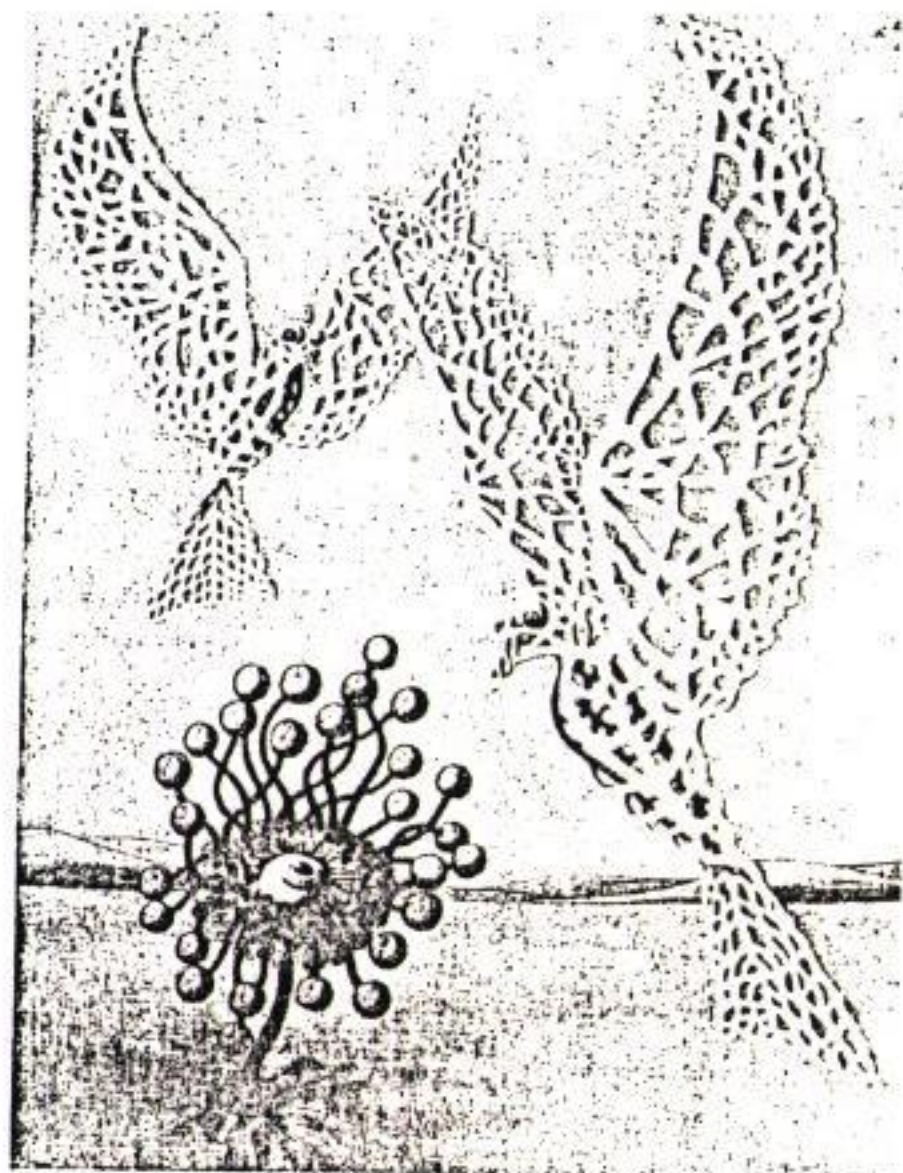
José Luis Fuentes

Helmut Wenske

Vincent Devigne

Dominique Mayéru

Michel François



**"SF D'EXPRESSION
NEERLANDAISE"**

-Introduction	p. 3
<u>-PAYS-BAS.</u>	
"...la tête entre les 4 oreilles", par Kathinka LANNOY ("De dubbeloren")	p. 5
"Jeu créatif" ("Kreatief spel"), par Manuel VAN LOGGEM	p. 9
"Ton tour viendra en son temps, Charlie Brown" ("Ook jouw tijd komt, Charlie Brown")	p. 14
"Le visiteur" ("De bezoeker"), par Thijs VAN EBBENHORST TENGBERGEN "Et voici la ixième version sur ce thème" ("De 61e keer dat u dit invasieverhaal leest")	p. 16
<u>-FLANDRE.</u>	
"Chiffre chiffre chiffre chiffre", par Paul VAN HERCK ("Cijfer cijfer cijfer cijfer")	p. 17
"Le complexe de Panurge", par Julien C. RAASVELD ("Het Hameln complex of een geval van massaparanoia")	p. 19
"Pour sauver le monde" ("Om de wereld te redden"), Eddy C. BERTIN	p. 23
"Je n'ai plus d'yeux et je dois pourtant voir", B. VAN LAERHOVEN ("Ik heb geen ogen en toch moet ik zien")	p. 26
"Souvenirs du futur" ("Herinneringen uit de toekomst"), par Mark RUYFFELAERT	p. 34
"Voyages dans le Temps - Humain et fils. Exploitation florissante" ("Transtime Inc."), par Simon JOUKES et Robert SMETS	p. 40
"Spleen" ("Spleen"), par Wilfried HENDRICKX	p. 42
-SF et BD	p. 8 et 46
-LES REVUES NEERLANDOPHONES DE SF	p. 13
-LA SF ET LE FANTASTIQUE DANS LE BENELUX	p. 47
-BIBLIOGRAPHIE	p. 53

Collection "LA MACHINE A LIRE DANS LE PASSE"

(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl

18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles

(Tél.: 02/512.83.00)

Traductions: B. GOORDEN

Copyright:

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite, sans autorisation écrite de l'anthologiste, B. GOORDEN. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit -photocopie, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre- constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Les droits sur les illustrations ou photographies de ce volume demeurent l'exclusive propriété des auteurs ou ayants droit.

Dépôt légal à la Bibliothèque Royale Albert Ier:

D/1986/3141/9

ISSN: 0772-3792

Imprimé en Belgique

A cause d'un problème purement linguistique, la SF néerlandophone est actuellement une des plus méconnues.

Il serait fastidieux de réaliser ici une étude historique, d'autant plus qu'il nous faudrait remonter bien loin dans le passé. Dès le Moyen-Age, un fantastique imprégné de religiosité, mais également de paganisme, prédomine dans les éditions populaires. Du 13^e au 16^e siècles s'échelonnent des chefs-d'oeuvre comme "Beatrijs", "Marijcke van Niemeghen", "Heer Halewijn", "Elckerlijc", "Karel en de Elegast", ... Mais parallèlement, une certaine SF fait son apparition et devient omniprésente dans des récits de voyages fabuleux comme "de reis van Sente Brandane" (14^e s.), ou un livre populaire comme "Vergilicus" (1525), où -selon la tradition de l'époque, Virgile, considéré comme un magicien, possède des "pouvoirs" techniques... Comme l'a prouvé Paul Fierens, dans son implacable étude "le fantastique dans l'art flamand", un esprit "fantastique" et même de SF (voir "la guerre des tirelles et des coffres-forts" de Breughel), s'est manifesté dans tous les domaines artistiques de l'époque, littérature incluse -qui, elle, malheureusement, n'a pas encore été considérée comme digne d'une simple approche, en se plaçant à ce point de vue-là. Voyez les artistes de l'époque, où la grandeur artistique se mesurait pratiquement à l'apport fantastique.

Un seul livre, anglais, "the fantastic voyage in prose fiction" de Philip Babcock Gove, vous documentera assez richement sur la période féconde de l'âge d'or hollandais -le 17^e s.- qui vit naître une floraison d'utopies: "Holland in 't jaar 2440" de Betje Wolff, y a cherché son inspiration, tout comme "het toekomstige jaar 3000" de Arend Fokke Simonsz. Un petit roman du poète hollandais Willem Bilderdijk, "een aanmerkelijk luchtreis", paraît en 1813. Les lettres flamandes, elles, sommeilleront du 17^e au 19^e s., où la fin des dominations permet la renaissance de ces lettres: par le biais du folklore, un certain goût du fantastique refait jour avec Conscience, Zetternam, ...; la SF est gatée, dans le domaine du théâtre, avec les pièces de Hyppoliet Van Peene, "de wereld binnen 1000 jaar" et de J. Katz (plutôt utopique), et un roman de René Vermandere, "Van Zon zaliger".

A la fin du 19^e s. et au début du 20^e s., en Hollande, l'utopie à tendance sociale bat son plein: citons les oeuvres de F. van Eeden ou de Erik et de Gorter. Elle meurt en 1914.

L'entre-deux-guerres voit surgir un courant, encore peu convaincant, et fort influencé par les anglo-saxons: Van Bruggen, Dekker, Belcampo, Bordewijk, Jef Last s'essayent à la SF. Les chefs-d'oeuvre apparaissent aux Pays-Bas, après la seconde guerre mondiale: "Finishing touch" de Eric Van der Steen, en 1946; "de wereld gaat aan vlijt ten onder" de Max Dendermonde, en 1954; "de goden gaan naar huis" de A. Den Doollaard, en 1966, et "de toekomst van gisteren" de Harry Mulisch, en 1972, qui comptent parmi les meilleures oeuvres de la SF hollandaise. Depuis sont venus d'autres qui ont voulu se tailler leur part du gâteau: Carossa, Grovis, Frank Visser, Verduyn, Theijssen, Verbeeten, Hildebrandt, Lans, Blijstra, Edward Multon, et d'autres...

En Flandre, dont l'âme est plutôt fantastique, plusieurs auteurs écrivent bon gré mal gré de la SF, en français: Demolder, Eeckhoud et surtout Jean Ray-John Flanders (dans l'entre-deux-guerres, paraît "le grand secret du Pôle"; "aux tréfonds du mystère", "l'énigme mexicaine", aussi); "la chronique du cygne" de Paul Willems, roman méconnu, allie des données de SF à un climat fantastique. Cependant, une lignée néerlandophone trace sa voie: "de vrede-mens van het jaar 3000" de Théo Huet, "het einde der wereld" de Jef Scheirs (chef-d'oeuvre, traduit en français!), "God en de wormen" de Anton Vandeveld engendreront plus tard "de bom" de Felix Dalle ou "de lachende krokodil"

de Jan Christiaens (dans les années '60), cela pour les écrivains catholiques. Les auteurs pour la jeunesse sauve la SF néerlandophone pendant la période qui couvre la fin de la seconde guerre mondiale jusqu'au début des années '60 -à part les exceptions citées supra, et quelques autres tentatives isolées: "na ons de monsters" de Frans Buyens, "de japanse vissers" de Roger Fieuw et "God in de strop" de Cor Ria Leeman-; les séries populaires font fureur en Flandre: celles de Sacha Ivanov, de G. Van Loo ou encore les Vlaamse Filmkens où l'on vit paraître des oeuvres de Bert Van Hage-land et de son épouse A.M. Lamend, Jos Ghysen, J. Van Remoortere, Roger d'Exsteil, Robert Terny...; citons aussi les "Bob Stevens" de Leopold Vermeiren et les "Jan Monter" de Piet Mortelman.

En 1957, Gust Gils est le premier auteur flamand à écrire une brève étude sur la SF.

Et enfin, dans les années '60, le recueil "de cirkels" de Paul Van Herck (cfr. biographie plus étendue avant sa nouvelle "chiffre chiffre chiffre") opère la percée définitive de la SF néerlandophone, en dévoilant ce courant méconnu au public étranger. A partir de ce moment, des auteurs chevronnés comme Hugo Kaes, Hubert Lampo, Ward Ruyslinck, Gust Van Brussel ("de ring")..., commencent à porter un certain intérêt à ces para-littératures jadis tant dénigrées. Ils drainent dans leur sillage toute la vague de jeunes talents qui s'affermissent ces dernières années: Julien C. Raasveld, Eddy C. Bertin, Mark Ruyffelaert, Bob Van Laerhoven, Wilfried Hendrickx, Robert Smets, Simon Joukes, Walter Willaert, ... (du côté flamand), Ef Leonard, Anton Quintana, Thijs Van Ebbenhorst Tengbergen (du côté hollandais); tandis que d'autres auteurs, un peu moins jeunes peut-être, mais non moins talentueux, s'orientent également davantage vers notre domaine de prédilection; Kathinka Lannoy, Manuel Van Loggem... Cependant, après avoir triomphé de pas mal d'embûches, les auteurs néerlandophones ont été confrontés à un problème assez tragique: le manque d'éditeurs. Un bon écrivain du genre peut, dans les meilleures conditions, espérer voir un de ses romans publié un jour...

Il y aurait eu encore beaucoup à dire sur cette littérature aujourd'hui florissante en Flandre; plus sans doute sur son état actuel en Hollande.

Nous renverrons les glaneurs de renseignements à quelques ouvrages fondamentaux, dont la finalité consiste précisément à étudier le genre local:

-R. Reinsma: "Van hoop naar waarschuwing", Academie Service, Amsterdam, 1970.

-R. Blijstra: "Voorspel en voorspelling", A.W. Sijthoff, Leiden, 1970

-"De wereld van de SF", ouvrage collectif réalisé sous la rédaction de Danny De Laet, pourvu d'une bibliographie des plus importants essais et études sur la SF en Belgique et en Hollande; ICC, Anvers, 1972.

-"De beste nederlandse en vlaamse SF-verhalen van de NOS-BRT-wedstrijd" BRUNA SCIENCE FICTION N° 28.

-"De dageraad des duivels" (vlaamse science fiction en fantastische verhalen uit de 19de en de 20ste eeuw, verzameld door Danny De Laet).
UITGEVERIJ WALTER SOETHOUDT, kijkatpaperback 6/SPECIAAL, Perenstraat 15, 2000. ANTWERPEN.

Kathinka Lannoy, née en 1917 à Amsterdam, est professeur de chant et de piano, à l'origine. Ses débuts dans la littérature comprennent des romans à l'écriture soignée mais assez conventionnels. Elle se tourna ensuite vers le fantastique et la science-fiction, en publiant "Tussen Elf en Een", recueil de contes fantastiques, chez Bruna en 1959. Depuis, elle s'est pour ainsi dire consacrée uniquement à ces genres, en se créant par la même occasion une certaine audience dans le fandom, déclamant volontiers, lors de sa participation à de nombreux congrès, des contes, avec beaucoup de talent. Un peu désuet, un peu charmant, son style oscille entre l'humour, tel qu'il est pratiqué par Henriette Van Eyck, et la fantaisie ou le merveilleux d'un Belcampo.

...la tête entre les 4 oreilles.

J'étais assis à la terrasse d'une de nos stations balnéaires.

Le printemps commençait à peine et il faisait délicieusement calme.

Un peu plus bas, s'étendait la plage, large et sombre, à peine foulée. Et les vagues, en se brisant, faisaient entendre leur clapotis discret et merveilleusement familier.

Je me trouvais là, bien protégé contre le vent printanier encore frais, me réchauffant au soleil matinal et rajeuni.

Toute la nature respirait cette jeunesse et cette pureté du printemps qui n'appartiennent qu'à lui. Il plana alors dans l'air quelque chose d'actif et de diligent, qui renforce les bruits et les couleurs.

Il y avait peu de promeneurs. La terrasse, à laquelle je m'étais assis, était, elle aussi, quasiment déserte. Il faisait tout de même encore relativement froid pour aller s'asseoir à l'extérieur, et ce n'était agréable qu'à un endroit comme celui que j'occupais: une chaise juste derrière un paravent. Cet abri de verre n'était pas particulièrement grand. Il s'y trouvait peut-être quatre chaises, cinq tout au plus, je ne me souviens plus du nombre exact. J'avais emporté un livre dont je devais encore faire le compte rendu - je suis en effet critique au service d'un de nos grands quotidiens -. Je m'étais donné cette excuse pour venir m'asseoir ici paresseusement. D'ailleurs, un de mes principes consiste à ne rien faire à l'intérieur de ce que je pourrais faire aussi bien à l'extérieur.

Le livre était un roman futuriste, SF, vous savez de la science-fiction. Le thème

me en était une invasion par de petits martiens ou de petites vénusiennes, ou de quelconques créatures du même genre. Je ne sais plus exactement, car, après ce que j'ai vécu ce jour-là, l'habituel et le quotidien, ainsi que l'imagination vagabonde d'un auteur ne me touchent absolument plus. Vous comprendrez pourquoi lorsque vous aurez lu complètement mon récit et vous ne m'en voudrez sûrement pas. Je suis personnellement doté d'assez peu d'imagination, et quand bien même je le serais, je ne voudrais pas en faire la preuve assurément, tant ce qui arriva était réaliste.

Je ne me souviens de rien au sujet de ce qui s'est passé pendant que j'étais assis là au soleil, et même en opérant des recoupements, je ne pourrais déterminer le moment où ce jeune homme est allé s'asseoir à la table voisine. J'étais absorbé par mon travail. Je me rappelle seulement qu'à un moment donné le serveur est passé, pour prendre vraisemblablement la commande à l'autre table ou pour l'y déposer. Son ombre glissa sur mon livre.

-Encore un café -l'interpellai-je, et j'en profitai pour jeter à la dérobée un regard au jeune homme qui était assis près de moi, adossé au paravent. Mais le livre me passionnait. Il était bien écrit, même si le sujet n'en était pas très original. Je poursuivis donc ma lecture.

-S'il vous plaît, Monsieur.

Le serveur apporta le café et reprit ma première tasse vide avec lui.

-Merci.

Je déposai mon livre, en prenant soin de le retourner, car sans cela le vent en aurait feuilleté les pages. Le motif de la couverture reprenait une sorte de cosmonaute accompagné d'une série de petits personnages, dont le type pouvait passer pour humanoïde mais certainement pas tout à fait humain. On a imaginé tellement de créatures de ce genre. Mais le cliché figurant sur la couverture n'enlevait rien au captivant du récit.

Je déchirai le papier qui enveloppait les morceaux de sucre et les mis dans mon café; j'avais déjà repris mon livre tandis que je tournais dedans.

Le jeune homme à côté de moi toussota, se mit à rire, et comme je ne le regardais pas immédiatement, toussota à nouveau. J'avais senti, plus que je n'avais vu, la façon dont il tendait le cou pour voir le dessin de la couverture et ce que je lisais. Il me sembla alors qu'il avalait son café de travers.

Irrité -je ne puis m'empêcher de l'être quand on lit par-dessus mon épaule-, je fixai pour la première fois la personne assise à côté de moi.

Son type n'avait rien de spécial: pas particulièrement grand, pas petit, assez mince, un visage non inintelligent avec quelque chose d'éveillé, quelque chose de vigilant, quelque chose... d'impénétrable dans les yeux -et simultanément un sentiment de supériorité qui transparaissait dans sa voix.

-Ils écrivent et dessinent tout de même n'importe quoi! -dit-il avec quelque suffisance et un peu d'arrogance-. Et de telles fantaisies illogiques à propos de petites créatures idiotes.

Le vent jouait avec son épaisse chevelure longue qui déferlait en lourdes vagues pratiquement jusqu'à ses épaules. Malgré cela et la chemise rouge foncé garnie d'une large cravate de couleur crème, il n'avait décidément pas l'air d'un hippie.

On ne découvrait chez lui aucune trace de négligence, de mollesse ou de fanatisme, mais bien autre chose que je ne parvenais pas à déterminer et qui m'empêcha d'évaluer au premier abord le niveau de sa neutralité.

-L'imagination ne doit pas toujours être

logique -rétorquai-je, un peu agacé. -Oh non -concéda-t-il-, l'imagination pas, mais la science-fiction, elle, doit l'être. C'est de la fiction, soit, mais soutenue par une trame scientifique. Et la science est toujours logique, je pense.

-Hmm...-fis-je-. Dans une certaine mesure peut-être, oui. Mais lorsque Jules Verne écrivit son "De la Terre à la Lune", pour ses contemporains, c'était aussi illogique que l'est à nos yeux une invasion interplanétaire.

-Une invasion interplanétaire est-elle réellement si illogique? -demanda mon interlocuteur-.

-Ces étranges petits personnages défient la logique et sont assez inconsistants, je l'admets, mais l'invasion par des habitants d'autres mondes n'est, mille diables, pas tellement illogique.

Il parlait avec un léger accent et semblait par moments chercher ses mots, un peu à la façon d'un Hollandais qui aurait longtemps séjourné à l'étranger. Maintenant cela me revenait.

-Voyons -dit-il-, la vie sur une planète -du moins la vie telle que nous la connaissons- est tributaire de certains éléments: oxygène, eau, nourriture; c'est-à-dire de lumière et d'air pour parler familièrement. Si nous sommes d'accord sur ce point, l'évolution d'un être unicellulaire jusqu'au stade humanoïde se poursuivra donc selon les mêmes lignes directrices, puisque le principe de base est identique. S'ils appartiennent à d'autres mondes, dont l'évolution accuse un retard par rapport à la Terre, ils trouveront un beau jour, au cours des siècles, les habitants de cette Terre au fond de leur jardin. S'ils sont par contre plus évolués, ils seront les premiers à nous rendre visite. Vous n'êtes pas d'accord?

-Il y a de l'idée -répondis-je prudemment-. Mais il subsistera, à mon avis, toujours de légères différences.

Il croisa ses jambes et acquiesça.
-Des différences, bien sûr, mais elles ne seront pas si terribles. L'un considérera l'autre tout au plus comme une espèce de... mutant. Peut-être aurait-on sur une autre planète, par exemple, six doigts et trois yeux. Il est également possible que telle race soit exclusivement herbivore et ait des lèvres bleues au lieu de rouges. Les possibilités analogues sont légions.

J'avais reposé mon livre devant moi, la couverture tournée vers le haut. J'étais subjugué par ce que j'entendais, et pas tant par les mots que par la conviction qui transparaissait dans cette voix douce et un peu mécanique.

-On pourrait dès lors supposer que nous, habitants de la terre, avons atteint le plus haut niveau de développement et qu'en temps voulu, nous serons les premiers à faire un saut dans l'espace, dès que nous y serons un peu plus accoutumés grâce aux voyages sur la lune.
-Comment cela? -s'enquit le jeune homme, légèrement amusé et -à ce qu'il me sembla- un peu étonné aussi par ma conclusion.

-C'est assez clair -contestai-je-. Avez-vous déjà vu des personnes à six doigts ou aux lèvres bleues, ou...

Là-dessus, mon voisin éclata de rire. Mais lorsque je me tus, vexé, il s'excusa.
-Ne m'en veuillez pas, mais vous ne devez pas prendre ce que je dis au pied de la lettre. J'ai effectivement affirmé qu'il y avait une multitude de possibilités. J'ai seulement supposé que les différences qui existeraient entre homme et "homme" ne devaient pas être tellement importantes. Il pourrait même en exister que vous ne remarqueriez pas ou à peine, parce que vous ne vous y attendez pas. Je vais vous donner un exemple. Admettons qu'une invasion de la Terre se soit déjà produite et que la seule différence entre les terriens et leurs envahisseurs ait affecté leurs oreilles. Qui alors, sinon les visiteurs dont les facultés intellectuelles sont plus développées, aurait, avant même d'atterrir, suggéré la mode des cheveux longs, afin de se dissimuler les oreilles aussi longtemps que nécessaire? Comment les jugeriez-vous s'ils étaient dotés de

deux paires d'oreilles, dont la seconde aurait pour fonction de capter les pensées, ce qui leur permettrait de comprendre les hommes et les animaux, alors qu'ils feraient de la première paire le même usage que nous en faisons habituellement sur Terre?

- Il me considéra en souriant. Et, à nouveau, je fus frappé par ce qu'il y avait d'inaccessible dans ses yeux d'un vert-brun, dont les pupilles étaient profondes, presque sans fond.
-Oseriez-vous prétendre que vous les reconnaitriez pour ce qu'ils sont, ces visiteurs d'un autre monde?

J'hésitai.

-Peut-être pas -concédaï-je-. Mais, en tant qu'humain, sentirais-je qu'ils sont différents?

Son regard se fixa sur moi, intense, légèrement moqueur.

-Si vous étiez aveugle, cher Monsieur, pourriez-vous, au seul ton de sa voix, reconnaître la race de votre interlocuteur? En supposant que vous possédiez parfaitement votre propre langue?

-Non -fus-je forcé d'admettre.

-Bon. Et si ces visiteurs étaient tellement plus évolués, croyez-vous qu'ils auraient l'intention, comme vous le craignez, de conquérir votre planète en lui déclarant la guerre? Non, mon cher, s'ils l'avaient voulu ou... le voulaient... Les O.V.N.I. ont-ils fait beaucoup de tort? En fait, non. Peut-être a-t-on dû, de temps à autre, faire disparaître un homme parce qu'il en savait prématurément trop, mais pas davantage... Les guerres qui sévissent sur la planète Terre constituent le stade le plus élevé et le plus abject du phénomène, qu'on puisse imaginer. Non, ces visiteurs plus civilisés - conclusion que nous avons pu tirer consécutivement à leur visite sur notre planète - n'exécuteraient jamais un tel bond en arrière, soyez tranquille à ce sujet. Leurs hommes devraient épouser vos femmes et leurs femmes, vos hommes. Et leurs caractéristiques seraient dominantes puisque leurs facultés intellectuelles sont supérieures.

Je ne sais pas ce que je ressentis

exactement. Un sentiment intermédiaire entre la crainte et -était-il possible que c'en fût?- l'espoir, me fit frissonner.

-Je sais ce que vous pensez -m'annonçait-il, en déposant sur la table le montant de sa consommation et en se levant.
-Quoi donc? -m'empressai-je, pour échapper "in petto" à mon propre verdict.
-Vous pensiez à quatre mots -confia-t-il tranquillement-. Vous y pensiez assez vaguement -cela vous a traversé comme un éclair, en un peu plus involontaire et plus malaisé. Vous vous disiez: si seulement c'était vrai.

Je demeurai assis, abattu, tout bête, ne parvenant qu'à lui rendre péniblement son salut, d'un signe de tête, lorsqu'il partit: calme, sûr de lui, redevenu à peu près "Monsieur-Tout-Le-Monde", svelte, jeune, légèrement gracieux. Le vent jouait avec ses longues boucles sombres. D'un sec mouvement de tête, il les ramena en arrière.

Etaient-ils vraiment si puissants? Ou m'a-t-il fait confiance?

M'a-t-il donné un échantillon de l'utilisation d'une double paire d'oreilles?

(c) copyright, 1975, Kathinka Lannoy

(pour la traduction: Olivier Van Cauteren et Bernard Goorden).

SCIENCE-FICTION et BANDES DESSINEES:

C'est dans la bande dessinée que la science-fiction belge a obtenu ses plus beaux fleurons. Des artistes comme Hergé, Franquin, Sirius, Jacobs, Paape, Will, Leloup..., nous sont enviés un peu partout, car peu de romanciers, côté imagination, leur arrivent à la plante des pieds. Il en est un peu de même en ce qui concerne le domaine néerlandophone. Il faut toutefois différencier au départ les dessinateurs flamands, qui emploient de la SF dans leur BD, des auteurs hollandais, qui apparaissent comme des dessinateurs spécifiques de SF.

Nous nous bornerons à citer ici quelques-uns des plus grands noms, en vous renvoyant au numéro de "CISO" consacré jadis à l'énumération de la quasi totalité des BD de SF locales, à l'époque.

Avec trois personnalités renommées de la BD, le genre démarre en Flandre: il s'agit de Willy Vandersteen, de Marc Sleen et de Bob de Moor. Leur collaboration à l'hebdomadaire "'t KAPOENTJE" permit à l'école flamande d'atteindre son point culminant stylistique et graphique. Beaucoup de jeunes auteurs ont suivi avec prudence la voie tracée par leurs aînés, en se laissant presque tous, tôt ou tard, tenter par une SF, même d'occasion, construite autour d'une thématique quand même limitée et relativement peu renouvelée; citons Jef Nijs, Buth, Bob Mau, A. Panis, Pom, Tibos...

WILLY VANDERSTEEN est sans doute le plus connu des dessinateurs néerlandophones, connu surtout par sa série de Bob et Bobette. Les meilleurs épisodes de SF parurent assurément dans "TINTIN", il y a déjà quelques années: "les martiens sont là", "la clef de bronze", "les masques blancs", ... Mais la parution dans les quotidiens flamands développe une infinie variété de thèmes: machines à voyager dans le temps et dans l'espace, robots, savants fous, ... Il est, à côté de cela, également l'auteur de récits réalistes dont plusieurs relèvent même du plus pur space-opera: "commandos de Mars sur Terre", "la première fusée lunaire", ... Vandersteen déclare cependant ne pas aimer la SF et refuse de se voir étiqueté comme auteur du genre; il ne s'agit là, pour lui, que d'une fantaisie scientifique, un moyen assez facile, agissant tel un "Deus Ex Machina", pour plonger ou sauver les héros de situations qu'il imagine selon la trame du récit. Il n'en demeure pas moins que l'oeuvre de Vandersteen comporte de très belles BD de SF.

MARC SLEEN compte nombre de réussites dans le domaine: le cycle de "Matsuoka", "de zwarte voeten", "de rode keizer", "het rattenkasteel", ... avec "Néron" & Co. (à suivre... plus loin)



Manuel Van Loggem, né en 1916, est docteur en psychologie et réside à Amsterdam. Il a derrière lui une carrière littéraire très fournie: pièces de théâtre (originales et adaptations), livres pour enfants, poèmes, romans et nouvelles. Il compile en 1957 une anthologie de SF américaine: c'est le vrai début de son amour pour ce nouveau genre littéraire. Il écrit nouvelle sur nouvelle, collabore à des fanzines, participe à des congrès, des conventions, représente son pays au sein du comité européen de SF; bref son activité porte ses fruits. Ses recueils fantastiques et de SF, "het liefdeleven der Priargen", "het tijdperk der zerken", "de oertijd voor het venster" (dont Casterman a extrait les nouvelles "een hondeleven" et celle qui a donné son titre au recueil, pour l'anthologie "histoires insolites"), "Paarpopen" (où a été repris "creatief spel") contribuent à sa confortable réputation à l'étranger. Il est aussi à l'origine d'une des innombrables tentatives pour lancer une revue de SF aux Pays-Bas, mais "MORGEN" mourut après 5 numéros. Il demeure sans conteste la tête d'une école qui produit des jeunes talents admirables comme Ef Leonard, Anton Quintana ou Thijs Van Ebbenhorst Tengbergen, qui excellent dans le récit court.

JEU CREATIF.

Personne ne savait exactement de qui étaient ces enfants. Les mères naturelles, elles-mêmes, hésitaient parfois. Mais cela avait peu d'importance. L'amour et la prévenance dont les enfants avaient besoin pour survivre leur était largement prodigués par les parents du groupe.

Ces derniers étaient assis sur la pelouse, au soleil, et les enfants se livraient à leurs ébats sur la plaine de jeu. Des comportements qui pouvaient plus tard devenir néfastes, étaient neutralisés au fil des jeux, bien que les enfants pussent user de toutes les formes d'expression, sans contraintes. Il subsistait de vagues récits d'époques moins enviables, dans les premiers temps, où certains avaient vidé leur querelle en dehors du jeu.

Un jeune couple, assis sur un banc ensoleillé, considérait avec un intérêt entremêlé d'indulgence l'animation des enfants.

L'homme pressa la main de la femme. Elle lui sourit. Ils venaient de se rencontrer et ils se plaisaient. L'homme pouvait à la couleur de ses vêtements savoir qu'elle était la mère d'un enfant.

L'amour la submergea. Elle se fit douce et empressée.

Il l'aida à se lever et la soutint avec beaucoup de tendresse. Les autres, en les voyant aller, sourirent et multiplièrent leurs marques de sympathie.

-L'amour est la source de tout ce qui est bon -dit un vieil homme assis sur la pelouse. Il leur tendit la main avec ce geste solennel qui est l'apanage des vieillards.

La maison d'amour se trouvait sur la colline.

-J'ai envie de toi -dit l'homme.

La femme ne répondit pas. Son attitude augmentait le désir de l'homme. Une force incompréhensible s'empara d'elle. Certains savants admettaient que l'existence d'un être divin pouvait être démontrée par le sentiment de l'amour.

Ils passèrent près de deux enfants qui, concentrés, jouaient avec un grand appareil. Elle reconnut dans l'un d'eux son propre fils. Elle fut surprise de le voir si grand déjà. Son affection pour lui s'en renforça d'autant: une douce tendresse, qui se différenciait légèrement de sa chaleur maternelle pour tous les autres enfants. Le temps d'un éclair, cette impression d'un lien caché, la rendit mal à l'aise. Quant à l'enfant, il ne la reconnut pas. Il était tellement absorbé par son jeu, qu'il ne s'aperçut même pas qu'elle lui cares-

sait la joue.

L'homme fut intrigué par le jeu.

-Je ne le connais pas -dit-il-.

Qu'est-ce?

-**"Guerre et Paix"** - lui départit brièvement le garçonnet. Il était évident qu'il se sentait dérangé.

-Tu n'es guère obligeant -intervint la mère.

L'enfant eut un sursaut. Il était encore en plein dans la période où les manifestations de rudesse, inacceptables pour les adultes, devaient encore être orientées vers des activités plus positives. Le reproche de la femme qui avait, si longtemps, été sa mère principale, lui apparut comme une réprimande plus forte que celle de ses éducateurs.

-C'est un nouveau jeu -expliqua-t-il alors plus complaisamment-. Les éducateurs estiment qu'il nous est bénéfique.

-Quel genre de jeu est-ce? -s'enquit l'homme.

-On y joue avec des figurines qui nous ressemblent. C'est pourquoi ce jeu s'appelle encore **"Le Jeu de l'Etre Humain"**.

-Mais aussi **"Guerre et Paix"** -renchérit la fillette qui s'était rapprochée.

-Oui, cela aussi -confirma le garçonnet- Il s'appelle **"Le Jeu de l'Etre Humain"** et en même temps **"Guerre et Paix"**.

-De quoi retourne-t-il? -insista l'homme.

-Il y a deux équipes, une pour elle et une pour moi. On essaye de faire triompher son équipe. Il s'agit d'un jeu très difficile, qui exige de la réflexion. Nos éducateurs disent que c'est pour cela qu'il est si instructif. Cela nous occupe toute une journée. Nous débutons à une modeste échelle: nous faisons d'abord combattre un homme contre un autre. Le vainqueur marque un point. Nous opposons ensuite des familles. Comme ces familles s'établissent dans des villes, nous confrontons ces villes les unes aux autres. A un stade plus évolué, ce sont des pays, puis des continents enfin, qui se font la guerre, de telle sorte que nous glanons toujours plus de points.

-Captivant! -s'exclama la mère-. Et lequel

de vous deux gagne pour le moment?

-Nous en sommes à égalité -dit la fillette.

L'homme, pensif, se dirigea vers la plaine de jeu. Il considéra longuement le jeu grouillant, les petites figurines mouvantes, qui fourmillaient en désordre, sans but.

-Celui qui dispose du nombre le plus élevé d'hommes, doit gagner à tous les coups -s'imagina-t-il.

-Non, non, et en cela consiste précisément la saveur du jeu- s'écria le garçonnet, avec enthousiasme-. Il y intervient beaucoup de calcul. Nous pouvons les amener à faire des inventions qui permettront à un petit nombre d'hommes de **tenir en échec** des pays moins évolués mais disposant de plus de soldats.

-Pour un bon jeu, ne fait-il pas appel à trop de figurines?

-Peut-être -. Le garçonnet contempla songeur la plaine de jeu. -Nous leur avons **suggéré un tas** d'inventions grâce auxquelles ils ne meurent plus aussi vite. Ils pensent les avoir réalisées eux-mêmes: ils ignorent bien sûr que nous les leur avons inspirées.

-Tout ce que les éducateurs ne vont pas vous imaginer actuellement! -soupira la femme- De mon temps, cela n'existait pas, des jouets vivants.

-C'est pourtant très simple. Nous avons déjà appris, dans notre cours de chimie, comment nous pouvons classer des atomes en protéines. Le reste est simplement une question de développement. Une fois le processus mis en branle, nous n'avons plus à intervenir: tout s'enchaînait. Quant aux inventions qu'ils ont réalisées, pour cela oui, nous les avons aidés.

-Et où en êtes-vous? -s'informa l'homme.

-Il est presque temps de terminer. Nous devons bientôt retourner à l'école.

-Cela te convient-il que je demeure encore un instant pour voir comment se déroulera le jeu? - demanda l'homme à la femme. Elle fit un signe de tête affirmatif, compréhensif, car l'emballement pour le jeu avait subsisté, en elle aussi, depuis l'enfance. Elle aurait préféré gagner directement la maison d'amour en sa compagnie mais elle le comprenait.

L'homme se pencha avec le garçonnet sur le terrain de jeu.

-Mon équipe se trouve à gauche - lui indiqua le garçonnet.

-A quoi s'affaire-t-elle?

-A la réalisation d'inventions, pour gagner.

-En pratiquant comment?

-En massacrant l'autre équipe. Plus ils en tuent, plus ils se renforcent.

-Et que fait l'autre équipe?

La fillette s'approcha.

-Voilà mon équipe. Elle agit de même. Celle qui tue le plus, a gagné.

-C'est en fait un jeu terrible - s'effraya la femme.

-Un jeu d'enfants - rétorqua l'homme, en guise d'excuse-. Ceci est bon pour eux. Tout ce qu'ils échafaudent au cours du jeu, ils n'auront plus besoin de l'expérimenter au fil de la vie.

-Mais pourquoi se font-ils donc la guerre? -persista la femme- Il leur serait tout de même plus agréable de vivre en paix?

-C'est notre oeuvre -expliqua la fillette-. C'est à ce niveau que réside le jeu. Ces guerres, c'est pour faire durer le plaisir. En créant ces petits hommes, nous devions en tenir compte.

-Nous les avons créés avec un défaut de fabrication -précisa le garçonnet-. C'était mon idée. J'ai récolté pour cela une note rouge sur mon bulletin de conduite. Ils veulent le bien et engendrent le mal.

-Comment es-tu parvenu à ce résultat?

-l'interrogea l'homme, curieux.

Le garçonnet était visiblement fier de sa trouvaille.

-Les cloisons ne sont pas bien marquées dans leur cerveau. Leurs expériences de jeunesse continuent à les influencer, même quand ils sont adultes. De ce fait, leur intelligence est dominée par une haine puérile et a soif de pouvoir. C'est pourquoi ils s'adonnent à la guerre. C'est un beau jeu.

-Un jeu cruel -se surprit à dire la mère.

-Un bon jeu -conclut l'homme-, un jeu utile pour les enfants.

Un faible murmure s'éleva du terrain. Le garçonnet et la fillette y prêtèrent une attention soutenue via les écouteurs qu'ils avaient branchés sur leur jouet.

-Qu'est-ce? -s'enquit la femme.

-Ils prient.

-Qu'est-ce que c'est?

-Ils implorent en permanence quelque chose de nous.

-Ils savent donc que vous existez?

-Non. Ils ne peuvent évidemment pas nous voir. Mais ils supposent que nous existons. Cela provient du fait qu'ils sont dotés d'intelligence.

-Qu'implorent-ils?

-La richesse. Le pouvoir. La santé.

-Et aussi que l'issue de la guerre leur soit favorable -ajouta la fillette-. Ils prient maintenant très fort. Cela annonce toujours l'imminence d'une guerre. C'est idéal, car nous ne disposons plus de beaucoup de temps.

-L'équipe de droite est la plus nombreuse -fit remarquer l'homme-. Il y a plus de figurines qu'à gauche. Cela ne va-t-il pas les favoriser?

-Non, parce que l'équipe adverse a inventé des armes beaucoup plus puissantes. C'est ce qui rend justement le jeu si passionnant. Si tout dépendait du nombre, on pourrait, dès le début, prévoir l'issue. Ce ne serait pas amusant.

-Ils commencent -annonça le garçonnet qui écoutait attentivement-. La guerre est déclarée. Maintenant, cela va devenir captivant. Regardez

bien. C'est souvent très intéressant. Ils ont parachevé leurs plus formidables inventions pour la circonstance.

-Je persiste à croire qu'il s'agit d'un jeu cruel -affirma la femme.

Mais les autres ne lui prêtaient plus attention. Grâce aux microscopes, ils pouvaient discerner sur le terrain de jeu les parties, dans le remue-ménage des petites créatures.

-Ils s'y sont mis -déclara l'homme-, c'est net. Mais que signifient ces éclairs?

Le jeune homme le lui expliqua. -Ce sont des armes à feu: des matières explosives servant à propulser des billes de métal.

-Ils n'iront pas loin avec cela -releva l'homme.

-Ils ont aussi fait de meilleures inventions. Attendez qu'ils en fassent usage.

A ce moment apparut un éclair blanc, si intense que les visages des spectateurs en furent éblouis. Le garçonnet sursauta.

-Ce n'était pas là notre but -s'écria-t-il-. Une des équipes aurait dû gagner.

-Que s'est-il passé? -s'inquiéta l'homme.

-Je m'y attendais -confia la fillette-. Quel dommage. C'était une si bonne partie. Maintenant, c'est fini. Nous n'aurions pas dû les laisser réaliser cette dernière invention. Ils ont maintenant atomisé leur planète. Nous les avons pourvus d'une trop méchante nature: ils auront préféré mourir eux-mêmes que de cesser les guerres.

Un homme encore jeune, à la démarche assurée d'un professeur, accourut.

-Quelque chose a mal tourné?

-Ils ont fait sauter leur planète.

-C'était à prévoir. Je n'ai pas voulu m'en mêler parce que c'était votre jeu, mais il ne pouvait en advenir autrement avec la forme de vie que vous aviez obtenue.

-Le pire est que notre jeu est ter-

miné -bouda la fillette. Le meneur de jeux sourit.

-Regarde -la réconforta-t-il. Il lui fit voir dans le microscope: -Une nouvelle voie lactée se forme déjà. Et là un soleil avec des planètes, quasi semblables à ceux que vous avez vu exploser. C'est une suite logique à ce que vous aviez créé. Vous aviez fait naître tout à partir d'un bloc de matière, comme je vous l'ai appris. Ce bloc ayant volé en éclats, il en surgit des systèmes solaires et planétaires. Lorsque la force a cessé de faire son effet, chaque élément retourne à la masse primaire. Jusqu'au moment où les tensions deviennent à nouveau trop fortes à l'intérieur et que tout éclate une nouvelle fois. Cela peut se reproduire éternellement si vous tenez à conserver ce système. Cela dépend de vous.

-Ce jeu me plaît -dit le garçonnet.

-C'est qu'il est très instructif -rétorqua le meneur de jeux-. Regardez. Certains éclats se sont refroidis dans ce nouveau système solaire: ils engendreront les planètes. Demain déjà, de nouvelles formes de vie y seront possibles. Mais, quand vous les créerez, veillez à ce qu'elles ne fassent pas obstacle au jeu, à cause de défauts de fabrication. Vous devez maintenant réaliser du meilleur matériel.

La fillette opina avec enthousiasme.

-Nous y veillerons. Nous avons appris beaucoup de choses.

Le meneur de jeux prit amicalement congé d'eux. La femme embrassa le garçonnet avec l'indifférence qui résumait l'amour maternel qu'elle ressentait encore pour lui. Puis elle saisit la main de l'homme pour l'emmener vers la maison d'amour.

Au sein du terrain de jeu sphérique, que les enfants avaient isolé électroniquement, les petites masses atomiques tourbillonnaient à nouveau suivant des pistes tracées mathématiquement. Les deux enfants poursuivirent avidement leur

jeu.

-La prochaine fois, nous créerons une meilleure race de petits hommes -décida le garçonnet.

La fillette fit un signe de tête affirmatif. Elle avait la conviction d'avoir beaucoup appris au cours de cette séance de jeu créatif.

(c) copyright, 1975, Manuel Van Loggem

(pour la traduction: Monique Jannice et Bernard Goorden).

LES REVUES NEERLANDOPHONES DE SF.

Les tentatives pour lancer une revue de SF aux Pays-Bas ou en Flandre, furent certes nombreuses, depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

Tout au début des années '50, un fan de la première heure, Nico Oosterbaan, publia un numéro de "PLANEET" avec, au sommaire, un long récit de Jon Deegan et quelques nouvelles brèves. Expérience éphémère mais néanmoins stimulante, féconde aux Pays-Bas: il faut bien un précurseur pour tracer la voie.

Celle-ci fut empruntée un peu plus tard par une publication de la maison d'édition belge De Schorpioen: "UTOPIA", placée sous la direction d'Albert Van Hageland. Cela se mua en une sorte de "Pulp-magazine" à l'Allemande, avec un long récit complet dans chaque numéro. Destiné à publier, à l'origine, de la SF populaire, ce magazine connut, de 1961 à 1963, 24 numéros; on trouvait à son sommaire des auteurs américains (Van Vogt, Neville, Silverberg, S.J. Byrne, ...), allemands (W.D. Rohr, K.H. Scheer), et même un auteur belge: A.M. Lamend.

En 1966, les Pays-Bas connaissent une nouvelle tentative: l'éditeur Vector sort la version néerlandaise de "Galaxy" sous le titre "GALAXIS". Nouvel échec et abandon de l'éditeur au cinquième numéro qui paraît en... 1969!

"IF-Sex Fiction" restera dans l'histoire une tentative spéciale, le nom d'une revue hollandaise de SF pornographique qui ne vécut que l'espace de quelques érections...

Au début des années '70, De Schorpioen tente une nouvelle expérience, en collaborant avec l'éditeur hollandais De Vrijbouter: "APOLLO" naît, lui aussi sous la direction d'Albert Van Hageland. Avec des couvertures plus chatoyantes et une sélection plus hardie qu'"Utopia", "Apollo" présentera, au fil de ses 20 numéros, une vaste gamme d'auteurs (... , français et même flamands!).

Il y eut encore une tentative importante aux Pays-Bas. Manuel Van Loggem fut à la base de "MORGEN", un fanzine de luxe, qui sombra après 5 numéros.

A part cela, paraissent des séries populaires, connues d'ailleurs dans les pays limitrophes: Perry Rhodan, Spook-Thriller, Vampier-roman...

Ces dernières années, des éditeurs se risquent à publier des magazines hybrides qui tiennent davantage du livre au format de poche: "Vandaag", "Pulp"...

Cependant, depuis la création du club de SF, à l'échelon national belge -mais qui reste alimenté principalement par l'enthousiasme des néerlandophones-, "Sfan", paraît presque mensuellement "SF-MAGAZINE", qui comptait au 31/1/1975 pas moins de 41 numéros: voilà certes un des plus anciens fanzines européens, et qui a la vie dure!... Evidemment, pour certains, il a l'handicap de la langue..

En Flandre encore, paraissent, sous l'impulsion d'auteurs chevronnés, des fanzines très valables comme "SF-GIDS" (à l'initiative de Eddy C. Bertin) et "GALAX", "PARALLAX" et "TRIFID" (à l'initiative de Julien C. Raasveld), notamment... Ce phénomène est particulièrement sensible en Flandre vu le manque d'éditeurs d'une part, les écrivains talentueux (probablement les meilleurs de Belgique!) d'autre part. Comme ils ont beaucoup à dire, le fanzine devient leur moyen d'expression. Des initiatives intéressantes suivent leur cours aux Pays-Bas; citons, entre autres "INFO" et "CISO".

Danny De Laet et Bernard Goorden.

Thijs Van Ebbenhorst Tengbergen est un tout jeune auteur hollandais, étudiant de son état, et qui peut être considéré, à plus d'un titre, comme un solide espoir. Il réside à Utrecht. Il était, à ses débuts, collaborateur du fanzine "Holland-SF": ses illustrations de couverture, très curieuses, lui permirent d'"exporter" sa production de qualité. Il est venu grossir les rangs de la rédaction de "Trifid" (cfr. Julien C. Raasveld), en alimentant le fanzine en illustrations, articles et, finalement, en nouvelles. Ses récits se caractérisent d'ailleurs par leur brièveté, leur humour et relèvent souvent d'une certaine inspiration mythologique.

TON TOUR VIENDRA EN SON TEMPS, CHARLIE BROWN...

Il s'appelait Charlie Brown et la guigne ne cessait de le poursuivre. Dès son enfance, rien ne lui réussissait: le dernier sucre d'orge, par exemple, échoyait, dans la rangée, au petit garçon qui se trouvait juste devant lui... Cela débuta de cette manière. Plus tard, cela prit de l'ampleur. Il se cassait bras, jambes et bouts de doigts, au rythme d'un balancier. Une fois par an, la banque à laquelle il était affilié faisait faillite, tandis que les entreprises qui l'employaient reflétaient la même tendance.

Tout cela aurait encore été tolérable, si...

Mais il ne parvenait pas à aborder une fille sans qu'on la chipe à son nez et à sa barbe, ou qu'il attrappe le hoquet ou une commotion cérébrale (mais alors juste avant un rendez-vous), ou qu'il sorte précisément ce mot à double sens qui le rendait définitivement indésirable (alors que, à un autre moment et auprès d'une autre fille, il aurait pris un sens absolument normal, digne d'admiration et même bien à propos).

Mais maintenant la chance lui souriait enfin.

La guerre des quatre jours avait exterminé tous les gens, à l'exception de lui-même et d'une fille. Et la voilà qui arrivait, un sourire engageant sur les lèvres. Elle était parfaite, incroyablement bien proportionnée. Des yeux verts de jade, des cheveux couleur d'un rayon de soleil tamisé, et autres attraits du même genre.

Elle lui sauta au cou et l'embrassa passionnément.

-Chéri -susurra-t-elle-, nous allons engendrer une nouvelle humanité.

-Oui, volontiers -répondit-il, enthousiasmé.

Et à l'instant précis où il voulut s'exécuter de bonne grâce, sa guigne proverbiale le frappa: le soleil se transforma en supernova.

LE VISITEUR.

Il prit conscience d'un silence. Une chose qui, comme une toile d'araignée, tendait à isoler tout, même le bruit de sa radio. Il se mit à écouter le silence: il affluait de partout, sans entrave.

La peinture kitsch à la mer trop bleue, aux vagues trop indolentes, exhalait du silence. En petits costumes brodés, élégamment drapés, des lambeaux de silence s'étendaient sur les appuis de fenêtre en simili-pierre; leurs petits patrons moisissés paraissaient emprisonnés dans un inflexible cristal de neige. "Je suis seul"... Cette pensée l'assaillit inopinément, comme un élément froid en provenance du vide. En outre, il était irréel. Là-bas dans la chambre, sa femme remuait doucement. Ses mains s'affairaient consciencieusement autour d'un patron. Un peu plus loin, ses enfants étaient affalés sur le sol. Des paires de rayons reliaient leurs yeux à l'écran de T.V. Il s'agita, mal à



© COPYRIGHT 1973

l'aise. La pensée continuait à le tenailler et croissait avec le silence. Je suis seul...

L'intense lueur d'un reverbère perçait encore jusqu'à lui par l'interstice des tentures de la fenêtre. Ses yeux retombèrent sur le livre qu'il était en train de lire. Le contenu ne l'intéressait, à vrai dire, que médiocrement et il ne parvenait pas à se souvenir de ce qui arrivait dans les dix dernières pages. Il était inutile de poursuivre la lecture dans ces conditions. Il mit le livre de côté et ferma les yeux. De la musique - pensait-il -, je vais écouter de la musique. Des voix qui naissent et s'éteignent, les symphonies fantastiques des instruments électroniques. Un demi-dieu cueillait des tonalités et les projetait dans son cerveau. Il parcourait des antres, des colonnes sourdaient au son d'une cythare rassérénante. Il marchait dans un palais serti de pierres multicolores. Pose un pied devant l'autre, plane un peu.

Une lumière pénétra pourtant, une forme sans mouvement, tout à nouveau était le Verbe: Silence... Je me meurs. Il faut que quelque chose se produise, quelque chose qui traverse cet océan de silence, quelque chose qui le déchire. Ses muscles se tendirent. L'adrénaline se répandait dans son corps. Peur, je ne t'ai jamais éprouvée aussi intensément! Mais c'est autre chose: qui est incommensurablement sadique, qui fait que je me dessèche comme une éponge exposée au soleil. A l'instant où la tension manquait de briser les muscles de ses jambes, le silence fut rompu. La sonnette retentit: deux coups brefs, stridents.

Il bondit sur ses jambes et se précipita vers la porte. Comme celle de la chambre résistait, il lui décocha un énergique coup de pied. Il supputa qui ce pourrait être. Le forceur de blocus reclaqua, violemment mais silencieusement, la porte de la chambre, derrière lui. Il traversa le couloir obscur où l'absence de lumière - sans qu'il pût préciser pourquoi - l'incommoda. Il atteignit le porche massif. Nerveux et jurant, il entreprit de desceller l'inextricable système de fermetures et de cadenas. Il marqua une pause pour éclairer le vestibule. Un dernier verrou. L'attente fébrile lui nouait l'estomac. La porte tourna sur ses gonds. Silencieusement. Il n'y avait pas un chat dehors. Il poussa un cri horrible quand il se souvint où il était. Mais le vide mortel et froid l'avait happé et son corps se disloquait déjà, toupie folle tournoyant autour de sa cendre, environnée par un nuage d'oxygène blanc-de-neige. Une mort lente. Le clair halo du porche s'estompa et il le perdit bientôt de vue, confondu parmi les insatiables étoiles rousses qui l'évidaient soigneusement...

Et voici la Xième version sur ce thème.

Le crépuscule. Le vieux Frederick assis sur le perron de sa maison. Le soleil déclinant derrière les collines. Les scintillements des étoiles naissant dans la voûte céleste. Au ralenti. La nuit étant encore lointaine. Lui, songeant à tout ce qui rampe, vole et pique et maudissant du plus profond du coeur tout le règne des insectes.

Les Yirvans avaient consacré six cents années à la construction du vaisseau d'invasion. Et aujourd'hui, il était prêt. Il était plusieurs fois plus grand que la plus majestueuse de leurs montagnes et beaucoup plus redoutable.

Les Yirvans étaient des gens peu sympathiques. Ils avaient l'intention de conquérir tout le cosmos et d'anéantir tout sur leur passage. Et qui pourrait leur en vouloir? Ils n'étaient après tout que des Yirvans, l'avaient toujours été et le seraient toujours.

Ils lancèrent leur vaisseau d'invasion, astiquèrent une dernière fois leurs canons et entreprirent leur conquête. Ils rencontrèrent en cours de route un soleil jaunâtre dont la troisième planète était bleue-verte, et également un peu noircie par la fumée en certains endroits. Les Yirvans chargèrent l'artillerie du vaisseau de sjirp et aiguisèrent leurs dents.

Malheur eurs victimes!

Le vieux Frederick finit par en avoir assez de ces piqûres. Faisant fi de ses conceptions bouddhistes et appelant autant de mauvais karma que possible, il se mit à asperger copieusement les assaillants de spray insecticide.

Ils amorçaient un piqué en chandelle pour s'écraser sur le sol, s'y débattre sur le dos, puis s'éteindre en silence.

Un gros était particulièrement coriace et le bruit qui accompagna sa chute, après un combat acharné, ressemblait à un vrombissement sourd.

Les Yirvans ne remarquèrent même pas la terre lorsque, en compagnie du soleil, elle traversa la paroi du vaisseau. Au bout du compte, le vaisseau des Yirvans, dont le diamètre faisait pas moins de six millions d'années-lumière, se composait de neutrinos distants en moyenne les uns des autres de quelques milliers de kilomètres...

(c) copyright, 1975, Thijs Van Ebbenhorst Tengbergen

(pour la traduction: Daniela Van Thorenburg et Bernard Goorden).

Paul Van Herck est sans doute le plus brillant auteur de SF en Belgique. Il débuta en 1966, avec la publication de son recueil, "de cirkels". Son premier roman "Sam", publié en 1968 chez Meulenhoff, a été repris dans la collection Daw books de Donald Wollheim, aux Etats-Unis, sous le titre de "Where were you last Plutoday?". Il compte à son actif d'innombrables nouvelles parues tant dans les fanzines que les revues ("Kosmos", "Partner", "Vandaag", "Humo", "Galax", "Pulp" et surtout Apollo qui avait publié la première partie d'un cycle de trois feuilletons radiophoniques). Bref, Van Herck s'est taillé une enviante réputation aux Pays-Bas et en Flandre, tandis qu'il était injustement méconnu du côté francophone, jusqu'à il y a peu. Les EDITIONS MARABOUT publieront en effet son roman "De Goden", tandis que les éditeurs français s'intéressent à un autre roman, "Caroline, oh Caroline!". Doté d'un style remarquable, versant dans l'absurde quotidien, dans l'humour, voire même le sarcasme et la satire, il excelle dans la description des situations impossibles et cocasses.

Chiffre chiffre chiffre chiffre.

-Vous êtes fou -dit le directeur de la filiale filiale filiale de la National City Bank.

Le jeune inventeur ne partageait visiblement pas son opinion. Il regarda les feuilles feuilles feuilles feuilles qu'il avait déposées sur le bureau du directeur. Elles étaient couvertes de signes cabalistiques.

-Vous croyez donc pouvoir simplifier notre vieille méthode de calcul, qui a fait ses preuves, en y introduisant ce que vous appelez des "numéraux"?

-Oui, précisément. Cela fait des années que j'y pense. Là où nous disons habituellement "dollar dollar", on pourrait employer "deux dollars". On remplacerait "dollar dollar dollar" par "trois dollars", et ainsi de suite. On pourrait de la sorte énoncer d'un seul coup des nombres astronomiques -il désigna de nouveau son exemple, une feuille, format "folio", complètement couverte du signe \$-; à mon avis, on pourrait évaluer la fortune qui figure sur cette feuille, et qui n'est pas encore tellement élevée, à... deux mille dollars. Je m'explique. Ce nombre-ci avec les trois jolis chiffres ronds -je les appellerais "zéros"- équivaldrait à mille mille. Et le petit cygne devant, précise qu'il y en a deux. Songez donc à l'économie de temps que cela constituerait pour vous, vos employés, et comme cela simplifierait la comptabilité.

Le cerveau du directeur percevait seulement l'énormité de la proposition

du jeune homme. Furieux, il se leva et se mit à tourner comme un ours en cage.

-Imaginez un peu -rugit-il-, imaginez-vous la scène: mon meilleur client entre ici et me demande à combien s'élève sa fortune... Et je la lui signifierais en un seul mot ou je lui tendrais un minuscule bout de papier avec un de vos maudits chiffres, au lieu de lui témoigner mon respect en mettant à sa disposition un employé à qui il faudrait plusieurs jours pour lui faire la lecture de son avoir?... Ce serait un scandale! Non, jeune homme, votre système a beau être génial, il provoquerait la ruine de la banque en quelques jours, et il y a trop longtemps qu'elle existe pour mériter cela....!

-Mais...-risqua le jeune homme.

-Ou figurez-vous un respectable vieillard à qui l'on demanderait son âge, et qui pourrait répondre en un mot, ou en mot mot, ou tout au plus en mot mot mot. Ce serait absurde! -indigné, il hocha sa tête grisonnante- Allez vendre votre idée ailleurs -conclut-il-. Peut-être pourrez-vous ruiner avec cela l'un ou l'autre idiot, peu me chaut! Ou bien allez toujours trouver le ministre de l'Education Nationale -il désigna la porte au jeune homme-.

Une autre banque... Le ministre de l'Education Nationale... A quoi bon? Il avait déjà tout, tout essayé. Cela

faisait maintenant déjà...mois mois
mois mois mois mois...-certainement!-
qu'il allait de porte en porte avec son
invention et cela donnait chaque fois
le même résultat.

Les conservateurs idiots!

Comme il serait facile de dire "six
mois" au lieu du fastidieux mois mois
mois mois mois mois...Mais non, l'entê-
tement de ces gens clouait son inven-
tion sur place.

Tout aurait pu être calculé en un
minimum de temps grâce à son système;
la science aurait connu un tel essor,
mais tout s'écroulait...

Découragé, il vida le contenu de sa
serviette avec tous les détails de son
invention dans une poubelle publique,
et monta dans son vieux tacot. La pla-
que minéralogique n'en occupait pas
moins d'un mètre carré, couvert de pe-
tits ronds: cela lui faisait mal au ven-
tre.

Il avait de la chance: il put se ran-
ger juste en face de son appartement.
Le numéro de la maison consistait en
de petits traits au lieu des petits
ronds et faisait pratiquement le tour
de la façade du rez-de-chaussée.

Il habitait à l'étage étage étage
étage étage étage étage étage. Lorsqu'il
y parvint, il se laissa tomber dans un
fauteuil, crevé, et but whisky whisky
whisky whisky d'affilée. Avec du soda.

Il se sentait déjà un peu mieux. Il
téléphona à sa fiancée pour lui annon-
cer la mauvaise nouvelle: il n'était pas
fier outre mesure de son invention, mais
ils avaient tant escompté de son succès.

Il fallait une bonne demi-heure
pour former le numéro. Le botin té-
léphonique de ce quartier de New-
York remplissait toute une biblio-
thèque. Eh oui, que voulez-vous, si
chaque abonné nécessite une page
pour son numéro de téléphone!....-.

Mais il n'abandonnerait pas. Oh
non! Il se le jura, lorsque la con-
versation fut terminée. Peut-être
aurait-il plus de chance à l'étran-
ger. Peut-être.

Il sacrifia une demi-heure à é-
crire la date de sa première lettre.
Elle était adressée au Kremlin.

Les Russes sautèrent sur l'occa-
sion. Ils couvrirent le jeune homme
de roubles, lui rendirent les hon-
neurs et l'invitèrent, ainsi que sa
fiancée, à Moscou. Ils s'y marièrent,
s'y établirent et furent heureux.

Et c'est ainsi que les Russes
gagnèrent la troisième guerre mon-
diale. Les Américains avaient bien
repéré les fusées russes qui appro-
chaient de leurs postes avancés au
pôle nord, mais il fallut une heure
entière au personnel pour former le
numéro du Pentagone. Un rien trop
long.

(c) copyright 1975, Paul Van Herck

(pour la traduction française, 1975,
Marie-Christine Englebienne et
Bernard Goorden)

En adressant nos plus vifs remercie-
ments à l'agent littéraire.

Julien C. Raasveld, né en 1944, appartient à la nouvelle vague de la SF belge. Fan très actif, il est à l'origine de plusieurs fanzines ("Galax", "Parallax", "Trifid", ...) et des principaux clubs belges de SF: "SFAN" et "ASFALTA". Lui aussi est méconnu des francophones, alors qu'il est même publié en Espagne...

LE COMPLEXE DE PANURGE.

Graveyard Hospital
26, Second Avenue
Boise - Idaho

Cher Monsieur Richardson,
C'est avec satisfaction que nous vous informons que votre employé John Forbes, admis le 16 de ce mois en notre maison de santé, se trouve maintenant tout à fait hors de danger. Ceci peut être considéré comme un miracle, compte tenu de la gravité des brûlures dont il souffrait. Par bonheur, nous sommes, depuis peu, équipés pour effectuer des greffes de peau, grâce à une technique de pointe. Il y a, toutefois, encore quelques doutes à émettre au sujet du rétablissement physique complet du patient.

Il subsiste cependant encore une complication qui n'est, à vrai dire, pas d'ordre physique. Nous avons interrogé monsieur Forbes sur la cause de son accident, après qu'il eut repris connaissance. Ses révélations à cet égard sont pour le moins curieuses. Comme le patient ne parvenait visiblement pas à se débarrasser de ces hallucinations, nous avons dû le déférer devant notre section psychiatrique, qui résolu de le faire transporter assez rapidement à l'Institut Supérieur de Psychothérapie.

Pouvons-nous vous prier de vous mettre d'urgence en rapport avec l'Institut, afin de permettre certains éclaircissements sur ce cas.

Bien à vous,

Dr. Simon Thalman.

Richardson & Co
Spécialistes en dératisation
Boise - Idaho

Messieurs,

J'ai appris par le Dr. Thalman de l'Hôpital Graveyard que John Forbes, mon employé, a été admis chez vous pour subir un examen médical. J'ignore, bien sûr, quelles déclarations John a pu faire. Il a en effet été mentalement ébranlé par

ce qui s'est produit, rien d'étonnant à cela. Je dois toutefois vous prier, vu les très étranges circonstances dans lesquelles son "accident" est survenu, de ne pas les attribuer catégoriquement au délire d'un déficient. Je n'ai moi-même pas eu le courage d'en parler. Je vous saurais gré de me faire savoir ce qu'il vous a révélé au juste, car je m'en voudrais éternellement s'il devait avoir de sérieux ennuis alors qu'il n'aurait dit que la vérité.

Bien à vous,

Richard Richardson.

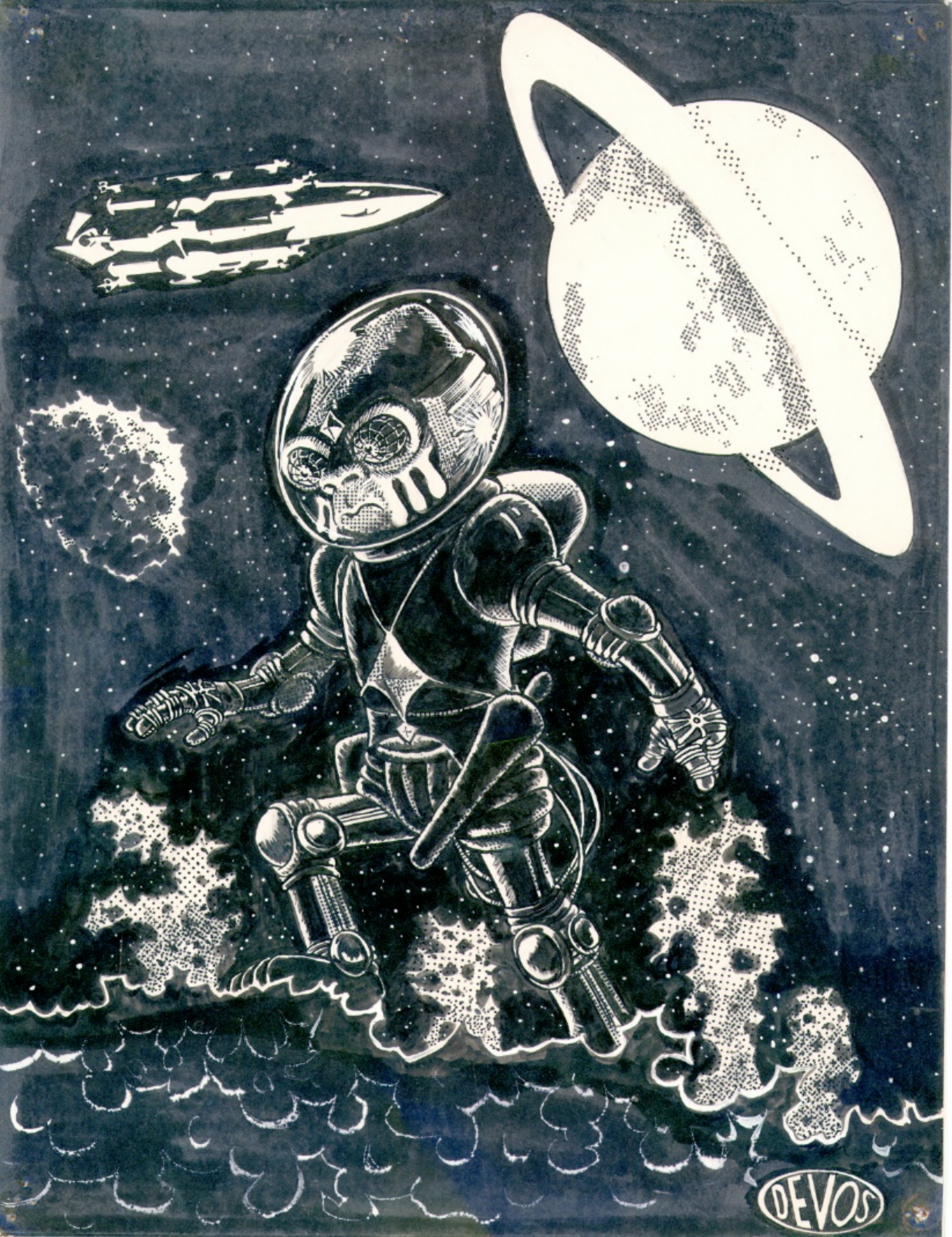
Institut Supérieur de Psychothérapie
205, West Avenue
Boise - Idaho

Cher Monsieur Richardson,
L'attention que vous portez à monsieur Forbes dénote une grande philanthropie. J'ai appris par son épouse que vous lui payiez, outre son salaire normal, tous ses faux frais. Ce noble geste vous fait d'autant plus honneur que, sans votre aide, monsieur Forbes se serait trouvé fort dépourvu, étant donné qu'il n'a jamais poussé la prévoyance jusqu'à se faire assurer.

De nouveau, félicitations pour cette philanthropie. Je regrette toutefois de vous signaler que les déclarations de monsieur Forbes reposent bien sur des hallucinations. Déjà limitées, ses facultés intellectuelles se sont complètement dérégées suite au choc causé par l'accident; ceci ressort nettement du rapport, que vous trouverez ci-joint et qui a été établi par lui. Cette pièce, à elle seule, justifie le traitement.

Bien à vous,

Dr. P. H. Lavocroft.



RAPPORT.

Sujet: John Forbes, n° 1212

Cas: dépression teintée d'hallucinations

Conclusion: paranoïa

Cause: accident

Thérapie: électrochocs

J'doill ici tou écrire sur mon aksidans adi le dokteur et aussi tou ske ien panse tant di kje lé cri ce ki ne sera pa difissile car jpanse a rien dautre ka mon aksidans et pour le reste jpanse pourtant pas baucou que ses rien pour moi kar jsé encor tou du jour de mon aksidans jété lmatin déjà nerveu ma fam le disè déjà john disè telle keskia tu è scie nerveu jsantè kil alè se prodouir kelkechooss jarivé ché meussieu richarsson et il di ke jdevè mené le nouvau charjeman de ra mor dans l'four nousan fèson langrès pour lè fermié et kand jtourné le koin du magazin je vi kun ra se promenè toutacou encor et abituelman lè ra son mor sètè un ra bien spessial car il avè des abi sur le kor et kelkechooss a sa patte il navè pa non plu de keu si jé bien vu et je frapé avec ma pèl et toutacou jété entrin de flanbé et sè tou ske jsé de plu je ne re véré surman plu ni ma mèzon ni ma fam ni mon goce.

Richardson & Co

Spécialistes en dératisation

Boise - Idaho

Messieurs,

Après avoir lu la déclaration de John, il est de mon devoir de vous informer qu'elle dévoile la stricte vérité. J'ai longtemps pesé le risque que je vais prendre maintenant, mais je pense que j'y suis justement obligé envers John. Je ne peux tout de même pas laisser enfermer le pauvre tipe parce qu'il n'a raconté que la vérité?

J'ai effectivement demandé à John, le matin où l'accident s'est produit, d'aller jeter les rats dans

le four, son travail se bornant à cela. Par hasard, je devais aussi me trouver au four, précisément pour contrôler un thermostat avec lequel nous avons eu des ennuis. John marchait devant, à quinze mètres environ, de sorte que j'ai pu tout voir nettement. Comme il l'a dit, un rat -et il s'agissait par ailleurs d'un spécimen des plus curieux- se promenait, événement rarissime dans notre établissement. La queue lui faisait défaut, son poil était très clair et il portait une sorte de tablier, mais surtout il marchait comme les bipèdes que nous sommes! John fit mine de lui porter un coup et la créature, brandit une espèce de revolver dans sa direction et tira. L'instant d'après, mon employé flambait comme une torche et la créature fuyait à toutes pattes. J'étais comme rivé au sol, mais heureusement deux autres manœuvres survinrent à propos pour étouffer le feu avec des sacs. La créature ratifère avait entretemps gagné le champ de blé qui bordait la fabrique. Ma frayeur était passée; je saisis la pelle de John et entamai la poursuite. En arrivant au milieu du champ, je découvris une petite fusée qui se trouvait sur une surface circulaire, d'un noir roussi. Le rat s'engouffra dans l'engin et, peu après, celui-ci décollait à une vitesse stupéfiante!

Vous comprendrez pourquoi j'ai tant hésité avant de faire ces révélations aux autorités. J'ai réfléchi depuis, et je crois qu'il est de mon devoir d'agir ainsi, non seulement pour le bien du pauvre John mais aussi pour celui de l'humanité entière!

Je pense connaître mieux que quiconque les rats, puisque ma profession m'amène à les côtoyer en permanence. Consécutivement à cet événement, j'en suis arrivé à la conclusion suivante: l'intelligence reconnue des rats terrestres n'a jamais atteint son plein développement, parce qu'ils pouvaient aussi faci-

lement subsister en parasitant un autre être intelligent, l'homme. Supposez que sur une autre planète de l'univers la même évolution se produise, mais sans que les hommes apparaissent. Le rat ne serait-il pas alors prédestiné à devenir le Roi de la Création? Cela peut paraître aller chercher loin, mais vous n'avez pas vu ce que j'ai vu.

Et songez-y: que feront ces rats une fois qu'ils sauront que nous transformons leurs congénères en engrais?

J'en frémis rien que d'y penser. Bien à vous,

Richard Richardson.

Institut Supérieur de Psychothérapie
205, West Avenue
Boise - Idaho

Cher Monsieur Richardson,
Pouvons-nous vous demander de ne pas ébruiter vos idées, provisoirement, mais de venir en discuter d'abord avec nous. Peut-être pourrions-nous éclaircir ensemble certains points. Bien à vous,

Dr. P. H. Lavecroft.

Richardson & Co
Spécialistes en dératisation
Boise - Idaho

Messieurs,
Vous pensez manifestement que, moi aussi, je suis fou. Vous attribuez vraisemblablement mon expérience et celle de mes collaborateurs à un cas de paranoïa collective (je sais que de telles choses se produisent). Je regrette infiniment (oui, je suis vraiment désolé), mais vous vous trompez, et, en conséquence, je ne suivrai pas votre conseil. Bien à vous,

Richard Richardson.

Institut Supérieur de Psychothérapie
205, West Avenue
Boise - Idaho

Cher Collègue,
Nous nous trouvons ici en présence d'un étrange cas de paranoïa collective (ou peut-être pourrais-je m'avancer à le qualifier de pararatnoïa

collective?). Le directeur d'une firme de dératisation et trois de ses collaborateurs sont convaincus d'avoir été agressés par un Rat Astronaute ou quelque chose du genre. Cas intéressant, n'est-ce pas? Par malheur, le directeur a réussi à faire passer des annonces qui mettaient en garde contre les futures invasions de rats, dans tous les journaux du pays, avant que nous soyons parvenus à l'interner. Vous les avez probablement lues. Singulier, non? Je l'ai baptisé le Complexe de Panurge.

Tu trouveras ci-joints les dossiers des quatre sujets, cela afin de t'inciter à faire un saut de ton vaste New-York à notre infime Boise.

Amène une bonne bouteille de Black & White: nous profiterons de la circonstance pour évoquer nos années d'études.

Cordialement,

Dr. P. H. Lavecroft.

Institut Madcap
716, Lunacy Avenue
New York

Très cher,

Je crains que les annonces de ton "cas" aient des conséquences plus graves que tu ne le supposais. On signale de nouveaux cas de pararatnoïa collective un peu partout dans le pays. Il semble qu'on ait même érigé un culte à l'intention de Saint Rat. Le Complexe de Panurge gagne du terrain. Nous devrions pouvoir étudier à la source cette forme particulière d'hallucination.

J'arriverai d'ici un jour ou deux,

Dr. Allen P. Edgar.

F.S. de rétractation: l'état d'urgence est proclamé. Je ne peux pas quitter la ville. J'espère que cette lettre te parviendra encore. Le Complexe de Panurge a progressé plus rapidement qu'on aurait cru. Notre propre gouvernement est atteint à son tour: lui aussi pense déjà que nous sommes envahis par des rats provenant de l'espace! C'est in-

croyable à quel point l'esprit humain peut être présentement affecté d'hallucinations. A quoi attribues-tu le fait que ce se soit si vite propagé? Un virus?

A bientôt, j'espère, si le Complexe de Panurge ne suit pas son cours,

Amiral Griffn

Force Spatiale; Secteur IV

Cher Truignin,

Dis-donc, ton rapport, même concis, était drôlement embrouillé. Nous avons toutefois pu en conclure que ces êtres étaient dotés d'un niveau technologique inférieur au nôtre. Aussi n'avons-nous pas hésité à passer sans retard à l'attaque. Eh bien, ces êtres sont bien terrifiants et leurs engins de guerre encore plus énormes qu'eux! Mais ils ne pouvaient rien contre nos écrans d'énergie et nos rayons-ratomiques. Leur arme la plus puissante faisait appel à une **forme** primitive de fission nucléaire, très inefficace et plus nuisible pour eux que pour nous, puisque nous connaissons déjà depuis très longtemps les moyens aptes à nous préserver de la radioactivité qui en résulte. Eh bien, comme je l'ai déjà dit, c'était drôlement embrouillé. Nous les **écrasons** où et quand nous voulions les écraser. Tous les grands centres sont actuellement en notre pouvoir et on

ne signale plus que çà et là des noyaux de résistance sporadique. Nous n'occuperons évidemment pas du jour au lendemain jusqu'au moindre recoin de cette planète, mais nous ne sommes guère pressés.

En ce qui concerne nos frères, il est encore provisoirement impossible de nouer des contacts raisonnables avec eux. Leur niveau d'intelligence est encore très bas, ce qui est compréhensible après la longue répression dont ils ont fait l'objet de la part de ces êtres monstrueux. Par ailleurs, ils semblent disposés à accepter notre aide. Ah oui, nous sommes parvenus à traduire des livres de ces êtres... Et sais-tu comment ils se qualifient eux-mêmes? D'humains! Rigolo, non, pour des monstres si repoussants.

Cordialement,

Griffn.

P.S.: rejoins-nous dès que tu le pourras. Cette planète est formidable et les femmes y sont épatantes: elles ont toujours des cheveux et une queue. Et puis, absolument aucun tabou sexuel! Que de perspectives, mon vieux!

Et quant à ces affreux "humains", ils ont aussi leur bon côté: ILS SONT DELICIEUX A CROQUER!!!

(c) copyright, 1975, Julien C. Raasveld

(pour la traduction: Francis Verdicq et Bernard Goorden).

Eddy C. Bertin est assurément l'auteur belge qui, depuis Jean Ray, et dans le domaine qui nous intéresse, jouit de la plus grande notoriété à l'étranger. Né en 1944, gantois, il fait ses premières armes dans des revues spécialisées étrangères, anglo-saxones notamment, ce qui équivaut -on le dit- à une consécration pour un auteur du genre. Sa renommée continentale croît à juste titre grâce à une production féconde et de qualité. La revue littéraire "YANG" lui a consacré un numéro spécial "Horror House"; ses articles et nouvelles publiés dans des revues et fanzines, recueils et anthologies belges, français, néerlandais, allemands, espagnols... ne se comptent plus. Signalons en particulier ses recueils "de achtjaarlijkse god" et "iets kleins, iets hongerigs" (chez Bruna), sa présence au sein des deux premiers volumes de la nouvelle collection André Gérard, "13 HISTOIRES DE...", d'anthologies prestigieuses comme "the 9th Pan Book of Horror Stories" (avec "the whispering thing") ou dans John Carnell's "New Writings in SF - 13" (avec "the city, dying"); il apparaît dans les meilleures anthologies néerlandophones comme "Dageraad des duivels" de Danny De Laet (avec "het Altaarhuis") ou "PULP 1" de Bruna. Editeur lui-même d'un excellent fanzine, "SF-Gids", revue bibliographique qui s'efforce à compiler tout ce qui paraît dans le domaine des paralittératures, il se disperse parfois un peu trop, ce qui fait que ce texte n'est qu'un pâle reflet de son talent. Mais nous le retrouverons, certes.

POUR SAUVER LE MONDE.

La salle de réunion comportait deux énormes fenêtres qui, un jour, avaient, du sommet des gratte-ciel, permis une vue plongeante sur la ville, mais aujourd'hui plus aucun ray de lumière ne venait y mourir. A l'extérieur défilait la procession des nuages engourdis, tirant sur le brun-vert, tandis que les épaisses volutes de brouillard omniprésent s'agglutinaient contre les vitres avec leurs doigts moites et visqueux. La pièce elle-même était éclairée par une rangée de lampes de secours placées le long du mur et qui dispensaient une lumière très diffuse, d'un jaune sale. Un téléviseur portatif était en fonctionnement et faisait précisément part des dernières informations relatives aux incidents à la frontière chinoise, aux paniques financières sur les marchés européens et à la liste des victimes du vingt-quatrième avion qui se soit égaré cette semaine à cause du brouillard et qui s'est écrasé. Suivaient les statistiques les plus récentes concernant l'accroissement de la pollution de l'atmosphère, des cours d'eau et de

l'environnement terrestre. Les nouvelles n'étaient guère encourageantes. -La transmission sera immédiate et parfaitement indolore -expliquait Bakhall à ses collègues et au militaire, qui se trouvaient disposés autour de la même table blanche, circulaire, que lui-. Notre volontaire, Dhoughs, ici présent, prendra place au centre de rotation des champs de force. On a effectué déjà les tests indispensables, on a tout contrôlé un millier de fois et il semble que tout fonctionne à la perfection. Les derniers préparatifs prendront à peine quelques minutes supplémentaires avant que nous puissions passer à la concrétisation du projet. Alors nous actionnerons les différents réseaux du Temps, nous augmenterons la vitesse des atomes de son corps et de son esprit et nous le déplacerons de ci-quante ans dans le futur... en admettant qu'il y ait, d'ici là, encore un futur.

Ils se trouvaient dans une pièce qui faisait fort clinique. Hormis la table et le téléviseur, il n'y avait là que meubles de rangement et un enregistreur, qui bourdonnait doucement. Un pan de mur complet était réservé à l'étrange appareillage, qu'ils avaient

quelque peu cyniquement baptisé "la Machine à Voyager dans le Temps", parce qu'ils trouvaient que la terminologie de Bakhall, "Accélérateur-Propulseur Moléculaire En Marge des Normes Temporelles", était trop longue et trop compliquée. Plusieurs filaments s'échappaient de l'appareillage complexe pour rejoindre, à mi-chemin de la pièce, un emplacement où le volontaire s'installerait tantôt. Absolument rien ne bougeait, il n'y avait aucune lumière qui clignotait, aucune aiguille qui, à plus d'un mètre, courait comme un insecte devenu fou. La Machine semblait figée dans le temps, mais elle renfermait de formidables sources d'énergie comprimées, dont le monde avait en fait un urgent besoin, mais qu'elle n'épuiserait que trop rapidement rien que pour se maintenir elle-même. Tous les espoirs d'une amélioration de la situation reposaient sur ce seul projet.

Dhoughs épiait avec méfiance le quelque peu terrifiant appareillage. Il avait maintenant, déjà tellement de fois, vu la Machine qu'il finissait par comprendre relativement le fonctionnement des instruments, bien que les principes de base -sans compter la Machine elle-même- le dépassassent. Chaque fois qu'il se prenait à songer au sort qui lui était réservé, une sensation de démangeaison l'étreignait dans la région de l'estomac. Il n'avait **jamais supporté la vue d'une** opération, même au cours d'un film, car il avait alors l'impression que le bistouri pénétrait ses propres **entrailles**, et ce qu'Elle ferait du corps serait mille fois plus élaboré. Ils lui assuraient que ce serait indolore, mais tout de même...

-Vous êtes absolument convaincu que cela réussira? -demanda un des leaders politiques présents. Lui non plus ne comprenait rien au fonctionnement de la Machine; mais Bakhall n'était pas une tête folle: toute sa réputation, qu'il avait mise en jeu, dépendait du bon fonctionnement de la Machine. Elle était d'ailleurs leur seul espoir: les installations de fortune travaillaient jour et nuit dans le monde entier, grignotant davantage les ressources d'une terre épuisée et pillée.

La situation ne pouvait plus se prolonger, sans quoi on risquait d'assister à un effondrement complet sur le continent, généralisé peu après au monde entier. On n'osait pas trop penser à ce qui s'ensuivrait. La civilisation au sens propre touchait à son terme... ou tout de même pas? La Machine allait pouvoir le leur révéler.

-Elle doit fonctionner -dit Bakhall avec force-, nous savons tous ce qui nous attend. Nos installations de filtrage ne suffisent déjà presque plus à rendre respirable l'atmosphère vitale. Le projet doit être mis à exécution, et je suis personnellement convaincu de ses chances d'aboutir. Les meilleurs experts et savants ont tout testé et vérifié, aucune défaillance n'est possible. Chaque atome de l'univers connu a, depuis l'aube des temps, suivi un schéma de mouvement déterminé. La Machine a remonté dans le temps ces schémas, et a établi, en se basant sur cet acquit, une estimation détaillée de l'évolution que suivront les atomes du corps de Dhoughs au cours des cinquante années à venir. Nous allons accélérer leur mouvement de telle sorte que Dhoughs -habillé et tout- sera projeté dans le futur, pour trouver une solution au problème de la pollution qui nous étouffe. Comme nous avons, déjà maintenant, découvert ce procédé simple pour voyager dans le temps, on peut à juste titre supposer que cette méthode sera développée et perfectionnée dans les années à venir, à tel point qu'un système sera imaginé qui permettra le retour. Si plus personne n'a de question à poser, je pense que le moment est venu de prouver que le projet est valable.

Il ne fallut, en fait, que quelques minutes, pour les derniers préparatifs, un dernier contrôle médical de Dhoughs, la signature d'une importante police d'assurance-vie au profit de divers amis et connaissances de Dhoughs, et il prit enfin place. Il faut noter, à l'intention de la postérité, qu'il se conduisit très courageusement -on n'en attendait d'ailleurs pas moins de lui. Il fallait beaucoup de courage

pour essayer de sauver ce monde. Les techniciens branchèrent tout ce qui devait être branché, tournèrent quelques boutons, manipulèrent une série de leviers, et attendirent. Il n'y eut pas d'éclair, aucun crépitement d'étincelles ou rugissement de machines qui se mettait lourdement en marche. A peine un vague fredonnement, comme si la Machine se prenait à chantonner en elle-même une complainte de lassitude. Seule une petite lampe de contrôle faisait des clins d'oeil à l'assistance. A ce moment, Dhoughs se fondit dans le néant. Il n'y avait aucune transition, contrairement à ce qu'avaient supposé certains, en partant que d'abord les habits et la peau, puis les entrailles et le squelette, disparaîtraient successivement. Bakhall leur avait bien assuré que tous les atomes devaient être accélérés simultanément pour que Dhoughs arrive sain et sauf dans le futur, mais c'était tout de même un spectacle peu commun de voir un homme brutalement s'évaporer dans le néant. On perçut un soudain "plof" quand l'air afflua où il n'y avait plus rien maintenant.

Bakhall contrôla les résultats enregistrés par la Machine, et fit un signe de tête satisfait.

-Cela nous a bien coûté un peu plus d'énergie que je n'avais prévu -communiqua-t-il-, mais pour le reste tout se déroule à merveille.

Ils attendirent donc, et attendirent. Après avoir passé quelques jours dans la même pièce, certains commencèrent à perdre patience, et d'autres furent rappelés par leur travail, mais Bakhall n'en démordait pas, autour de la table comme un ours en cage, s'appuyant contre sa Machine, qui était à nouveau impassible et silencieuse. Le temps, comme en guise de provocation, s'écoulait lentement; les jours se transformaient en semaines, qui ressemblaient à des siècles. L'empoisonnement de l'atmosphère s'intensifiait, malgré toutes les mesures de prévention, et l'effondrement se précipita dans deux grandes villes. Une révolution éclata et s'éteignit presque aussitôt, tandis que deux petits états européens se rentraient dans les plumes, comme si cela rimait encore à quelque chose. Bakhall commença à

vieillir à vue d'oeil, ses yeux prirent un éclat fiévreux, et de profondes crevasses s'ouvrirent dans son front et sur ses joues. Il se mit à dévisager d'un air méfiant la Machine, et ils durent l'éloigner une fois de la chambre parce qu'il voulait se précipiter sur son enfant chéri avec une masse. Par la suite, il devint un symbole de calme, mais une étrange lueur s'alluma dans ses yeux, si bien que quelqu'un dut lui tenir compagnie en permanence. On plaça également hors de sa portée les objets pointus et tranchants.

Quand on ne l'attendait plus, Dhoughs revint. Pour être plus précis, on renvoya quelques petits morceaux de Dhoughs du futur, soigneusement emballés dans une petite boîte noire qui n'aurait jamais pu contenir entièrement le Dhoughs normal. Sur la boîte figurait, peint, un symbole-main que Bakhall avait déjà vu une fois sur des banderoles et des badges. Cela avait dû être un avertissement, mais il n'y avait bien sûr personne pour le comprendre, ce qui était également logique, sans quoi l'avertissement aurait annulé le futur qui lui donnait lieu.

Dhoughs arriva sans problème dans le futur, hormis un vertige passager et un étrange tiraillement dans ses muscles au moment où tout disparaissait puis réapparaissait dans un éclair. Il se trouvait au sein d'une masse de gens qui exultaient, qui allumaient des feux d'artifice, qui agitaient des drapeaux et qui, comme fous, dansaient dans les rues. Son arrivée soudaine créa réellement une grande surprise: depuis un bon bout de temps, ces gens n'avaient plus vu personne de son espèce. Après le premier moment de confusion, ils décidèrent de tirer le meilleur parti de l'événement, en le considérant même un peu comme un envoyé du ciel pour la circonstance. Ils le submergèrent, et le mirent joyeusement en pièces.

Domage pour Dhoughs, réellement, qu'il échouât justement le Jour de la Liberté, en plein milieu d'un meeting de masse des Etats-Unis d'Amérique
noire...

(c) copyright, 1975, Eddy C. Bertin

(pour la traduction: Joseph Vanden Borre et B. Goorden).



fuentes

Bob Van Laerhoven est né en 1953. Il est donc un des plus jeunes auteurs néerlandophones, mais aussi un des plus sérieux espoirs. Traducteur, il est un auteur fécond traduit en anglais, allemand, espagnol... Il compte à son actif pas moins de 4 recueils ou romans: "Phobie", "Kip en Vel", "Pluk mij dappere", "Van deftigen Huize". En outre ses nouvelles sont relativement à l'honneur dans les anthologies: "liefde" dans "Dageraad des duivels" ou "Proef" dans "Pulp" N° 5 de Bruna. Le voici aujourd'hui en français.

Je N'ai Plus d'Yeux Et Je Dois Pourtant Voir.

Nous étions à trois jours de marche de l'épave, et le destin nous avait joué un mauvais tour. Nous avions échoué dans une plaine sablonneuse sans fin. Notre vaisseau défectueux avait choisi cette planète-ci parmi toutes celles de la galaxie. Nous étions allés de moteurs bouillants en volants grinçants. Les oscillateurs avaient entonné un chant mortuaire sur haute fréquence, et un pilote automatique avait pris une décision trop hâtive. Une mauvaise décision.

C'est à la fin du troisième jour brûlant que nous avons aperçu les tours. Nous étions rompus et avions dressé notre camp à quatre kilomètres environ de l'étrange ville. Nous n'étions pas seulement fatigués: prudents aussi.

Et le jour commençait maintenant à se colorer à l'ouest. Il paraissait hésiter comme un intrus.

A part l'obscurité qui s'effaçait lentement, il y avait le sable, les tours, le mal qui s'infiltrait en moi, progressivement.

J'examinai attentivement les tours qui étaient peut-être les dernières choses que je verrais jamais. Leurs imposants contreforts reposaient sur d'énormes bases rondes. Même d'ici, les pierres apparaissaient gigantesques. A une vingtaine de mètres au-dessus du sol commençait un nouvel étage, rond lui aussi. L'espace entre le premier cylindre et le second, plus étroit, avait été rempli par quatre échauguettes bizarres, reliées par une galerie décorée de sculptures. Des sculptures étranges. Mes yeux encore perçants ne voyaient rien

d'autre que des visages. Des visages osseux, grimaçant affreusement et louchant de façon simiesque; des gueules de reptiles et de chiens, menaçantes.

Vingt mètres plus haut, le cylindre s'amincissait de nouveau. L'espace restant était rempli lui aussi par quatre échauguettes et une galerie. Avec des visages. L'énorme tour s'amincissait à quelque quatre-vingts mètres du sol. Mais elle ne finissait pas car, d'énormes, d'incroyables contreforts qui soutenaient à leur tour un cylindre plus épais, naissaient dans la courbe où elle se rétrécissait. Ce dernier cylindre était incroyablement travaillé. Il se composait de tourelles, ressemblant aux anciens minarets de la Terre, et de galeries peuplées de statues colossales. Et puis il y avait le grotesque pont arqué sur lequel on retrouvait des tourelles à distance régulière. Elles saillaient de tours tout à fait identiques, les reliant les unes aux autres, à la manière de cordons ombilicaux. Aussi loin que portait ma vue, s'élevaient les tours et les ponts, s'étendait le sable fin, éternel. Ils avaient dû parcourir des miles et des miles pour aller tailler des roches, car je n'en voyais pas...

Mon état s'aggrava quelques heures plus tard.

Mes compagnons d'infortune se demandaient s'ils pourraient pénétrer dans la ville sans crainte. Je crois que tout paraissait encore plus lugubre dans l'éclatante lu-

mière solaire. Mais je n'en étais pas certain, car j'avais fermé les yeux et tourné le dos à mes compagnons.

Le mal faisait rage, mordait et tempêtait.

Lorsque je rouvris mes yeux, je voyais encore, mais de façon floue.

Quelqu'un alluma une cigarette derrière moi.

Quelqu'un me toucha l'épaule et demanda :

-T'en veux aussi une?

Je me tournai.

Crows était debout derrière moi. Une silhouette floue, mais sombre, se détachait sur le gris perle du matin vapoureux.

J'extrayai maladroitement une cigarette du paquet, tassai le tabac et discernai tout de même encore le bout qui s'enflammait.

-Merci -fis-je.

-C'est une vue étourdissante, hein? -dit-il.

-Assez, oui.

-Pourquoi restes-tu assis comme ça?

-Ca a commencé.

-Déjà maintenant?

-Déjà.

Nous nous tûmes. J'aspirai profondément et exhalai les ronds de fumée par mon nez. De jeunes âmes dans le matin.

Il était à mes côtés.

-Je ne peux vraiment pas t'aider? -s'enquit-il.

-Non, docteur -rétorquai-je.

-Il y avait dans le vaisseau des membres congelés -insista-t-il-. Et des yeux.

-Oui. Dans le vaisseau.

-Alors, tu veux quelque chose contre la douleur?

-C'est arrivé, il y a des années, sur Tronite -annonçai-je au rude matin, que le soleil baignait pourtant déjà-. Un enfer de planète, une pustule dans l'espace, infectée de marais. Mais riche en minerais rares. Et, en tant qu'éclaireur, il fallait s'attendre à n'importe quoi, en ce temps-là. Dès lors, de quoi me plaindrais-je?

-Maintenant, tu as un grief.

-Tu n'as jamais de grief. Tu dois vivre. Je vis. Il viendra bien de l'aide, rapidement. L'émetteur a renvoyé les coordonnées précises de cette adorable planète. J'y ai soigneusement veillé.

-C'est une aile mortelle qui t'a eu sur Tronite, hein?

Je le dévisageai. Sa figure ressemblait maintenant à un tas de cendres pâles sur un fond beige-or. Son corps prenait la forme confuse d'une loutre sous la surface d'un lac.

-Tu connais Tronite, toi? -fis-je dubitatif.

-Assez pour savoir ce que tu as, comme tu le sais -contesta-t-il calmement.

Le mal mordit alors mon cerveau, en redoublant d'intensité.

Je m'agitai et me détournai, car je ne voulais pas qu'il me voie dans cet état.

A travers les étincelles, je sentis qu'il me prenait par l'épaule.

Il me fit tourner et sa respiration marqua un temps d'arrêt.

Je savais maintenant de quoi j'avais l'air.

Je sentis quelque chose d'épais couler le long de ma joue. Une odeur douce, mais rance en même temps, me prenait aux narines.

-Du pus -dis-je sur un ton rauque, et J'EUS L'INTUITION qu'il me regardait avec stupéfaction.

Car j'avais cueilli les mots dans son esprit.

Tout se déroula encore assez vite et douloureusement.

Je ne sais plus si j'ai proféré une parole, mais j'entendis un cri d'horreur perçant et une voix d'homme qui jurait sur un ton monocorde.

J'utilisai, moi aussi, encore ma voix, mais pour des exclamations.

Je me rappelle encore comment le sable devint brûlant, combien le flot sur mes joues se fit plus épais et plus chaud.

Et j'appréciai le froid glacial d'un calmant injecté dans mon bras.

Les cris faisaient naître la peur, ils étaient hauts et perçants.

Ils semblaient se propager à la vitesse incomparable de l'éclair, dans l'atmosphère oppressante de la planète.

Ils étaient empreints de chagrin, de désespoir et de rage, et ils trouvaient un écho quelque part dans mon cerveau inconscient.

Je secouai la tête, ricanant avec âpreté dans l'obscurité absolue qui m'entourait, et me mis debout.

J'entendais mes compagnons courir autour de moi.

Un bruit confus couvrait la nature des cris et personne ne sembla remarquer que mes orbites étaient vides.

C'est pourquoi je restai debout, me mettant à ondoyer comme un fétu de paille dans le vent, car les forces m'étaient revenues.

Et avec elles: la malédiction.

Mon esprit avait, une fois de plus perdu un de ses sens les plus importants et, en guise de compensation, à nouveau tout grand ouvert les autres portes.

Je ressentis la tourmente de celui qui avait crié. Je sentais la peur de mes compagnons de voyage. Tout cela imbibait mon esprit de pourpre et le peuplait de tentacules, de griffes, et...

-Stop! -hurlai-je.

Colère, étonnement, peur, peur...

-Crows -implorai-je doucement-, que s'est-il passé?

Peur et dégoût. Mes orbites vides, l'espace pantelant à l'arrière-plan, leurs neuroses: voyez l'omniscient oeil de Dieu, arrachez-le, gobez-le, et soyez délivrés, l'éternelle mer bruisante de l'inconscient, un étang baigné d'eau trouble perturbé par un feu vert, les circonvolutions du ça avec les foules géantes, l'espace tordu, parfois retranché, du sexe...

Je me tortillais intérieurement de mal, car je ne voulais rien laisser transparaître.

-Quelqu'un -ou quelque chose- hurle- déclara Crows-. Cela provenait de l'arrière des tours, pensions-nous.

-Ce monde est habité par des êtres hominiens intelligents -fis-je, en soupirant.

-Comment, diable, peux-tu le savoir? Qu'es-tu, en fait, pour une horreur?

Une autre voix, une autre mentalité. Vorgall: un homme grand, robuste, des rocs inexorables et visqueux, des épines, une mer éternellement en furie, bien sûr, et en son sein des animaux déchiquetés, un bras, rouge, poilu et musclé.

-Si mes yeux disparaissent -marmonnai-je-, je deviendrai un télépathe accompli et un empath, par-dessus le marché. Et pourtant, je prétends toujours que ce n'est pas possible.

-De la télépathie -fit une voix de femme, sceptique-. Les terriens ne sont pas doués pour la télépathie. Ils n'ont pas d'écran de pensées et les liens sentimentaux seraient une affreuse expérience pour eux.

Une peau verdâtre, des oreilles relativement pointues, des yeux bicolores, mais un splendide corps humanoïde. Un puits plein de vif-argent contenant relativement peu de vilaines choses. Un écran de pensées chancelant sous ma poussée inconsciente. Elle retint avec effort sa respiration et je m'évertuai à me retirer, car son écran de pensées était précieux.

-Vous pouvez le dire, dame -fis-je en riant âprement-, les liens sentimentaux sont en effet des plus blessants. Je ne pouvais pas tenir plus longtemps.

-Je ne croyais pas qu'il y eut un terrien qui possédât ces facultés.

-Je ne les possédais pas non plus quand mes yeux se trouvaient encore à leur place, dans leurs orbites. Ce n'est pas inné non plus. C'est survenu consécutivement à une petite excursion sur Tronite. Un organisme peu sympathique m'y a agressé. Depuis, mes yeux tombent régulièrement; seulement mes yeux et cela à peu près tous les cinq mois. Vous pouvez en penser ce que vous voulez, mais c'est vraiment ponctuel. Je les faisais toujours systématiquement transplanter, mais, cette fois-ci, ce

sera un peu plus difficile, non?
-On recevra vite de l'aide -dit-elle, sur un ton d'encouragement-; ils éprouveront bien quelque difficulté à localiser l'épave, quoiqu'on repère facilement nos rayons.
-J'espère pouvoir tenir assez longtemps.

La voix de Vorgall, et avec elle son esprit, me transperça à nouveau.
-Cessons de nous raconter des petites histoires -aboya-t-il-. Si cette horreur a raison, la planète est habitée par des créatures intelligentes. Elles pourraient bien ne pas être aussi sympathiques que ces affreuses tours toutes puissantes de Dieu. Et ce cri présage des événements bien plus graves encore.

Ma force m'abandonna alors et je tombai.

Je me roulais sur le sol dans une parodie de danse nuptiale d'un serpent, les cris retentissaient à nouveau dans l'air et avec eux l'intensité du chagrin, la peur, la colère, la haine, les courants mugissants, gigantesques et éternellement tourmentés, emprisonnés pour toujours dans les rochers, pas de membres, pas de... mal, mal, mal.

Puis cela décrut. Je sentis combien l'écran de pensées naturel de la femme d'Arcturus me venait à point. Je jurai intérieurement: elle était la descendante d'une race supérieure qui, il y a des éons de cela, possédait déjà la télépathie, mais ils disposaient également d'écrans, de sorte que, pour eux, cette faculté ne constituait pas une arme à double tranchant.

-Il y a du mouvement aux abords des tours -annonça Crows, tout à coup-. Les cris correspondraient tout de même bien à un appel à la guerre.

Je perçus la peur étreignante qui croissait en lui, mais l'écran de pensées était provisoirement du moins apte à nous protéger tous les deux.

Je ne voulais plus sentir ces cris et cet innommable esprit en qui ils prenaient naissance. J'aurais voulu pouvoir me renfermer à nouveau sur moi-même. Je voulais des yeux.

J'émis un petit remerciement à l'intention de l'Arcturienne et son rire résonna dans mon lobe frontal; elle me signala en retour qu'elle s'appelait Breja. Nous avions erré trois jours dans le désert et je n'avais jamais demandé son prénom.

Mais, dans tous les cas, ma "faculté" était supérieure à la sienne. Cela se présentait nettement.
-Peut-être l'aide surviendra-t-elle à temps -escompta Vorgall, et je dus éclater de rire.

De la colère, de la honte et d'autres choses encore moins gaies, des complexes, quelques petites pierres dures et préconçues.

Et par dessus l'ensemble, cet esprit prisonnier et aveugle, colossal dans sa tristesse et dans sa colère impuissante, déchaînait encore toujours sa rage. Je m'accrochai à Breja. Elle vacilla aussi car son écran ne pouvait presque plus parer à l'afflux d'émotions et d'idées.

Pourquoi ne devins-je pas fou?

Peur, peur, peur...

Puis, résolution. Fermeté désespérée déferlant par vagues volumineuses.

Je ne savais pas qui s'avancait sur nous, mais je sentais diablement bien que ce quelqu'un poursuivait un but.

-Des milliers de gens viennent vers nous -annonça Crows d'une grosse voix-. Du moins: ils ressemblent à des gens. Des milliers et des milliers. Et tous chauves. Et puis ces étendards qu'ils brandissent!

-Ils sont hostiles -murmura Breja, hésitante.

-Pas tellement hostiles -rectifiai-je aussitôt-. Ils ont un but.

-Tes forces sont supérieures aux miennes -dit-elle.

-Bien malgré moi, dame -contestai-je.

-Je ne perçois qu'hostilité... et mort.

-Oui. Mais il y a une raison à tout ceci: la religion. Nous allons être offerts en sacrifice, vois-tu.

La voix de Vorgall, dure et grin-

çante, siffla au même moment.

-Je commence à en avoir assez de toi, horreur -mais je ris de plus belle, car il avait peur de moi.

J'aurais bien voulu me voir en cet instant-là. De sombres trous osseux dans la tête et des dents acérées, blanches, dans le bas du visage.

C'est alors que j'entendis le glissement de pieds. Le soulèvement et la chute de milliers de grains de sable, foulés par des milliers de pieds.

-Pourquoi ne crient-ils donc pas? - grogna Crows-. Ils ont bien crié là tantôt? Ou était-ce quelque chose ou quelqu'un d'autre? Nous devons fuir. Nous ne pouvons pas rester plantés ici comme des cibles vivantes!

-Nous devons nous défendre -opina Vorgall, d'une voix enrouée-. Nous ne pouvons aller nulle part dans cette maudite contrée!

Un enfer rugissant sauvagement de flammes de démenche, de taches rouges, de membres épars, de revolvers dont les canons pouvaient engouffrer des planètes, le symbole-mère.

Je l'entendis saisir son pistolet, et je frappai au jugé.

J'eus de la chance.

Je le percutai rudement à ce qui semblait être sa pomme d'adam et je le sentis basculer en avant. Je lui assénai un léger coup de genou avec l'espoir qu'il arriverait à destination.

Ce fut le cas. Je l'entendis s'écrouler dans le sable. Il poussa encore un long soupir et demeura enfin tranquille.

Une main s'agrippa à mon épaule et je me baissai.

Quelque chose de frais dégouлина le long de mon visage.

Alors je constatai que Breja tenait Crows en respect. L'homme chancela et des milliers de petits courants émotifs contradictoires s'égrenèrent en mon esprit avec la violence d'acides mordants. Je chancelai aussi. L'écran de pensées de Breja ne suffisait pas à me protéger.

-Pourquoi as-tu fait cela? -demanda Crows, d'une voix pleurnicheuse-. Il a raison. Ne vois-tu pas qu'ils viennent? Lentement, sûrs d'eux-mêmes?

Nous devons mourir en combattant. Nous n'avons pas la possibilité de fuir, je ne veux pas être offert en sacrifice, une arme est plus rapide...

-Peut-être avons-nous encore une chance -rassurai-je-. Calme-toi! Nous devons attendre d'être introduits auprès de cette chose qui crie. Elle est leur dieu et c'est à elle qu'ils veulent nous offrir en sacrifice.

-Pourquoi, attendre? -C'était Breja.

-Parce qu'il peut y avoir un contact entre le Crieur -aucune appellation ne lui convient mieux- et moi. Mais cela doit avoir lieu dans les meilleures conditions possibles: pas de distance, pas de dérangement. Entre parenthèses: je t'envie ton écran de pensées, Breja. Vive les émotions qui essayent de me subjuguier. Triple salut.

Je gémis. Je dus me maintenir tout seul sur mes jambes.

-Critique, critique -signala-t-elle.

-Autant de mon côté. Baisers et amitiés -émis-je en retour. Je savais que cela se révélait âpre, mais cela aidait.

-Laisse-le -dis-je à voix haute, quand j'eus l'intention que Crows voulait relever Vorgall. Nous avons encore une chance si nous restons tranquilles. Ils nous épargneront jusqu'à ce que nous comparaissions devant leur soi-disant dieu. En sa présence, je pourrai peut-être tenter quelque chose, mais pas avant, songes-y.

-Tu causes et tu causes -cria-t-il-, mais que t'imagines-tu pouvoir faire? Entonner une chansonnette?

-Tais-toi! -rétorquai-je, sèchement.

Des serpents sifflants, des yeux rouges. Je savais que je ne supporterais plus longtemps cela. L'écran de pensées de Breja se désagrégeait lentement.

Elle devrait bientôt se protéger elle-même et serait obligée de m'abandonner complètement.

Mais la multitude approchait rapidement. Encore quelques centaines de mètres, peut-être. Je priai pour qu'il n'y eût plus aucun cri, plus aucune vague d'émotions.

-Ils sont tous si chauves -dit Breja.

Des rides se marquaient à la surface du calme étang vif-argent et des chocs laissaient échapper des grincements.



Je me pris à supplier qu'elle ne craque pas, car j'avais un besoin impérieux d'elle et de son écran.

-Conserve ton calme, Breja -articulai-je avec peine-. S'il te plaît, conserve ton calme. J'ai besoin de toi. Tu le sais.

Elle se ressaisit.

-Tu n'as pas besoin de la faculté, Eric-émit-elle.

-Non.

-Tu retrouveras tes yeux. Un vaisseau viendra bientôt croiser sur cette planète. Ils seront vite ici.

-Merci pour l'effort, mais je ne tiendrai plus longtemps, Breja.

-Du calme. Que pensent-ils? Je perçois seulement une sorte de... frénésie.

-Le Crieur est leur dieu et il pleure pour recevoir des offrandes. C'est, du moins, ce qu'ils croient.

-Critique.

-J'ai besoin de toutes mes forces pour rester en vie, Breja. L'explication viendra plus tard, aide-moi.

- Tous si nus -murmura Crows entre ses dents-, et vous restez plantés là.

-Conservez votre sang-froid, docteur -intervint Breja-, nous ne pouvons rien faire provisoirement. Conservons notre sang-froid.

Je savais qu'elle avait braqué un pistolet sur le docteur. Au besoin, elle l'engourdirait.

-Ils ont des ombres ou des taches noires sur leur peau de marbre blanc - continua Crows sur le même ton, comme s'il ne l'avait pas entendue -. Et ils portent des bracelets à leurs bras. Ce maudit soleil est étouffant. Toute cette lumière après des nuits si sombres!

-Gardez votre calme, docteur. Nous allons nous laisser emmener sans résistance. Nous n'avons pas le choix -ajouta-t-elle encore.

Nous ne bougeâmes pas jusqu'à ce que je perçoive la respiration de milliers de corps.

Alors des petits grains de sable tombèrent sur mes pieds et des mains m'empoignèrent. Je m'engloutis dans un courant de sombres émotions.

Des tours pour se concilier les faveurs du dieu, des sculptures pour l'exorciser, davantage de tours, davantage de marques de respect, davantage d'offran-

des, peur, peur, peur...

Mais le Crieur continuait à crier et avait fait d'eux ce qu'ils étaient devenus. Je ne sentis qu'à moitié comment je fus soulevé de terre et comment un lit de mains me transportait. Crows s'était finalement résolu à mourir en homme et il se fit mélancolique. Il m'étouffait sous l'afflux des souvenirs aigres-doux de sa jeunesse qu'il voulait sertir dans son esprit comme des pierres précieuses. Je suffoquai presque sous la vague roulante d'argent fin qui servait à couronner de dignité ses souvenirs.

Voïgall recouvrait lentement ses esprits: il me martelait de millions de gants de fer et lâchait sur moi autant de chiens aux longues oreilles pointues et aux dents acérées. Des reptiles se redressaient en sifflant et crachaient de claires et démesurées vagues de venin. Il y avait des épines et des aiguilles et les langues de feu qui léchaient la moelle des squelettes.

Il y avait aussi un monolithe qui me soutenait: c'était Breja. Je me trouvais perché sur ce monolithe et je scrutais dans ce puits vif-argent avec ses quelques éléments grinçants et je priai pour qu'elle puisse continuer à me soutenir.

Alors retentit la litanie.

Elle évoquait de longues nuits, une interminable rangée de tours qui ne suffisaient pas à apaiser la colère du Crieur, et des offrandes.

Elle évoquait un monde hostile et rigoureux qui était le leur, les privations qu'ils enduraient, la monotonie de leur existence, de leur asservissement à la colère du Crieur.

La douleur et la colère sont si semblables aux yeux de ceux qui n'en voient que les symptômes extérieurs...

J'essayais simplement de survivre à cette traversée, de la même manière que je m'étais maintenu en vie depuis le moment où mes yeux avaient disparu.

Je chancelai au bord de l'abîme et Breja me retint. Mais elle aussi ne tiendrait plus longtemps le coup. Dans la lointaine antiquité, certains fantaisistes avaient considéré la télépa-

thie, comme une rédemption pour l'humanité. Ils avaient espéré et attendu la naissance ou la découverte d'un homme qui aurait possédé cette faculté. Elle m'était échue et la mort louchait avidement à mon endroit.

Ma tête menaçait d'éclater quand mon esprit entra en contact avec les sentiments inexprimables qui décantaient dans la masse. Je devais avoir pleuré car les trous de mes yeux paraissaient, comme mes joues, gluants. Les glandes lacrimales d'un homme sont pratiquement intarissables. Il y avait en moi quelque chose de frais, sur quoi je pouvais m'appuyer et qui étendait ses ailes, mais la nuit se fit lourde, épaisse, oppressante.

Ma peau piquetait et je me préparais au néant, lorsque je fus déposé sur le sol. La curiosité l'emporta un instant sur la vague intempestive de sentiments et je me mis alors à rire comme une hyène.

Je plantai mes doigts dans mon ventre et pliai le dos.

Je lançai mes bras en l'air et gémis. Breja luttait pour renouer le contact.

Je me laissai choir sur mes genoux et enfouis ma tête dans le sable. Breja était là, fraîche, fraîche...

Et la mort tourna les talons.

Et le Crieur la remplaça.

-Pourquoi? Pourquoi?

-Je suis comme toi, comme toi. Arrête. Arrête ces cris et les offrandes cesseront.

-Leurs esprits! Toute cette douleur! Toute cette haine! La solitude! Je ne peux pas le supporter.

-Tu le dois. Le destin... le destin l'a voulu ainsi. Tu dois les aider. Donne-leur de nouveaux sentiments, apaise-les. Utilise les siècles que tu peux vivre. Mais ne crie plus, sans quoi les offrandes recommenceront de plus belle et la douleur s'en accentuera d'autant. Ils croient que tu es en colère, que tu cries parce que tu veux des offrandes. Ils cherchent à apaiser ta colère. Tu les tourmentes et tu te tourmentes toi-même!

-Moi les tourmenter? Ce sont eux qui me tourmentent!!!

-Non. Ils ont peur. Ils sont seuls. L'univers est grand et ils sont trop petits, ils sont prisonniers de leurs limites physiques et ils ne savent pas pourquoi ils vivent. Révèle-leur, ou fais qu'ils acceptent. Cache la douleur qui est au fond de toi jusqu'à ce qu'elle n'y soit plus. Des émotions peuvent être mal interprétées. Tu cries de douleur et ils croient que tu es en colère. Tu es leur divinité. Ne crie plus, mais parle.

-Mais je ne peux pas parler!

-Je suis ton frère et je le peux. Je parlerai pour toi.

La tempête s'apaisa sensiblement et la mort hésita. Je respirai profondément et saisis cette chance.

Je pariai avec la voix de milliers de gens dans la tête de milliers de gens.

Je leur dis que leur dieu ne voulait plus d'offrandes et qu'il cesserait ses cris. Il leur dispenserait désormais son enseignement, il les conduirait. Il leur donnerait la sève de la vie et leur apporterait de la joie au coeur.

Il manifesta encore un peu de panique.

-Mais je ne peux pas parler!

-Dans ce cas, je te l'apprendrai.

Trois jours plus tard, cela s'améliorait.

Je me trouvais un peu à l'écart, avec mes compagnons d'infortune et j'écoutais cette voix encore un peu hésitante qui s'adressait, dans leur tête, à des milliers de gens.

Mais ces paroles étaient bien pensées.

-Le Crieur était très doué, empathiquement -confiai-je à mes compagnons- Il percevait toutes les émotions de ce peuple. Il ne possède pas de vraies cordes vocales, mais il parvenait à glapir comme un animal. Vous remarquez combien il est énorme, ainsi immobile. Son cri était tellement terrifiant que les indigènes ne voyaient en lui qu'un dieu en colère. Je lui ai appris à émettre des mots sur un plan télépathique. Sa

force est telle que tous le comprennent.

-Ce doit être étrange d'entendre une voix comme ça dans ta tête - se prit à songer Crows.

-Seront-ils plus heureux maintenant?-demanda Breja.

-Chérie -fis-je avec lassitude-, tu le sais bien, ils seront plus heureux, mais pas heureux. As-tu jamais rencontré un être heureux? En tout cas, ils vivront en paix avec leur dieu et beaucoup de peuples pourraient le leur envier.

-De quoi vous êtes-vous si longtemps entretenu? -s'enquit Vorgall.

Les épines, les chiens et les griffes avaient disparu, mais tout pouvait encore être dissimulé, profondément enfoui, dans la fange. L'écran de Breja tenait maintenant vraiment bien le coup. Les émotions avaient sensiblement diminué. Mais je ne me sentais malgré tout pas encore en forme.

-Il a longuement parlé -dis-je lentement-, très longuement, mais sans recourir à des paroles. Nous nous comprenions sur un plan purement empathique.

C'est alors qu'un léger bruit parvint à nos oreilles.

La multitude ne regardait pas, car elle écoutait son dieu.

Nous, bien sûr, étions tout oreilles.

-Voilà le vaisseau de secours -signala Breja-. Enfin! Je croyais qu'il n'arriverait jamais.

-Et qu'a donc dit le Crieur, sur le plan empathique? -demanda Crows avec curiosité.

Je sentais qu'ils rivaient tous leur regard à mes orbites vides. Mes tempes étaient douloureuses, des vagues de lassitude me transperçaient de part en part et je voulais dormir de manière à pouvoir me passer de l'écran de Breja et oublier jusqu'à ce que j'aie de nouveaux yeux.

Il a déclaré:

-Je n'ai plus d'yeux et je dois pourtant voir -leur répondis-je.

(c) copyright, 1975, Bob Van Laerhoven

Pour la traduction:

Dominique Jassogne

Chantal Malotaux

& Bernard Goorden

Mark Ruyfelaert est gantois. Il remporta, en 1965, haut la main, le premier prix en participant à un concours organisé par l'hebdomadaire flamand "Humo", avec le récit suivant. Ses récits, composés à partir d'idées brillantes, ne sont pas sans rappeler le fantastique de Jean Ray, dans leur trame et leur atmosphère.

Souvenirs du Futur.

Un ami français, qui connaît ma prédilection pour les récits angoissants, m'a fait parvenir un vieux document, écrit par un malade mental. Il m'a suggéré de m'en inspirer pour rédiger une nouvelle. Le contenu du manuscrit me paraît si étrange, si irréel, et si cohérent à la fois, que je n'ai fait que livrer le texte, originalement en Néerlandais. Parfois, rien n'est plus fantastique que la réalité.

Paris, Maison de la Salpêtrière,
3 juin 1865.

Maintenant que je commence à perdre tout espoir, je vais m'efforcer de confier à ce papier ce qui m'a amené ici. Ce matin encore, j'ai demandé la date, comme pour exercer un ultime contrôle, afin d'être absolument certain.

-Le trois juin -m'a répondu le gros surveillant, préposé à ma section.

-Et l'année -ai-je précisé-, l'année?

-Mille huit cent soixante-cinq.

Je souris, puisque le doute n'est plus permis maintenant. Je préfère encore la plus effroyable réalité au doute.

Mille huit cent soixante-cinq. Je me suis laissé retomber en arrière sur mon lit; je me surpris, une fois de plus, à y réfléchir intensément, à me poser, pour la millième fois, les mêmes questions:

-Qui es-tu?

-Alfred Vanhoecke.

-Où es-tu né?

-A Tielt.

Ici, je marquai une courte pause comme pour me préparer à l'étape suivante:

-Quand?

Impitoyablement, de ma mémoire, sourdait la date fatale: mille neuf cent vingt. Je sentais mon timide sourire se muer, sous l'effet de la délivrance, en un hurlement sauvage et nerveux, que je n'aurais pas pu contenir. Mais je ne te-

nais pas à y remédier, non plus. Et tandis que la violence du rire me faisait hoqueter, je vis rappliquer les surveillants, munis de mon vêtement de carnaval: la camisole de force. C'est alors que, au milieu de mes éclats de rire, je pris la résolution de confier à ce papier ce qui m'avait amené ici, vu que j'avais perdu tout espoir de retourner un jour dans mon temps propre.

Cela a débuté en l'année 1940 - donc... dans plus d'un demi siècle!-. J'avais alors vingt ans et participais, comme tous mes contemporains, à la guerre. Je fus placé sur la Lys, où l'armée devait essayer de tenir. L'assaut allemand eut lieu un matin, très tôt. Nos canons, installés à l'arrière, dispersèrent les pionniers allemands qui progressaient très rapidement. Les projectiles destinés à l'ennemi passaient en sifflant au-dessus de nos têtes. C'est alors que cela tourna mal pour moi. Un projectile siffla un peu plus fort, passa un peu moins haut et percuta le sol tout près de moi. Le choc me pétrifia. Raide, je fixai le petit monticule de terre labourée, à trois bons mètres de distance, et je m'attendais à un voile tout blanc et à la mort. Mais rien n'explosa. Mes nerfs étaient tellement à fleur de peau que je n'étais plus capable de me détendre; vous pensez bien: un obus qui n'avait pas explosé!... Je sentis que quelque chose me tordait le cerveau, et m'effondrai. Comme je tombais, je m'écriai "maman!", et demeurai à terre, sans connaissance.

A quelques kilomètres de cet endroit, au même instant, se produisait un miracle. Ma vieille mère vivait, au même moment, la bataille, à Tielt. Elle sut que j'étais en mauvaise

posture et pria tous les saints qu'elle connaissait de me venir en aide. C'est alors que j'ai dû lui apparaître. -Je vis soudain Alfred, debout près de la cheminée -devait-elle raconter plus tard-. Il était pâle et décomposé, comme s'il avait vécu quelque chose de terrible. Cela mis à part, il paraissait tout à fait normal. Je criai de joie car je crus que la guerre était finie. Ce cri fit un peu trembler Alfred, comme de l'eau sur laquelle le vent souffle. Je distinguai alors la cheminée au travers d'Alfred, et un peu plus tard il ne resta plus que la cheminée. Je ne pris pas peur, mais j'eus le pressentiment qu'il était survenu quelque chose à Alfred. Je pensai que les Allemands l'avaient tué.

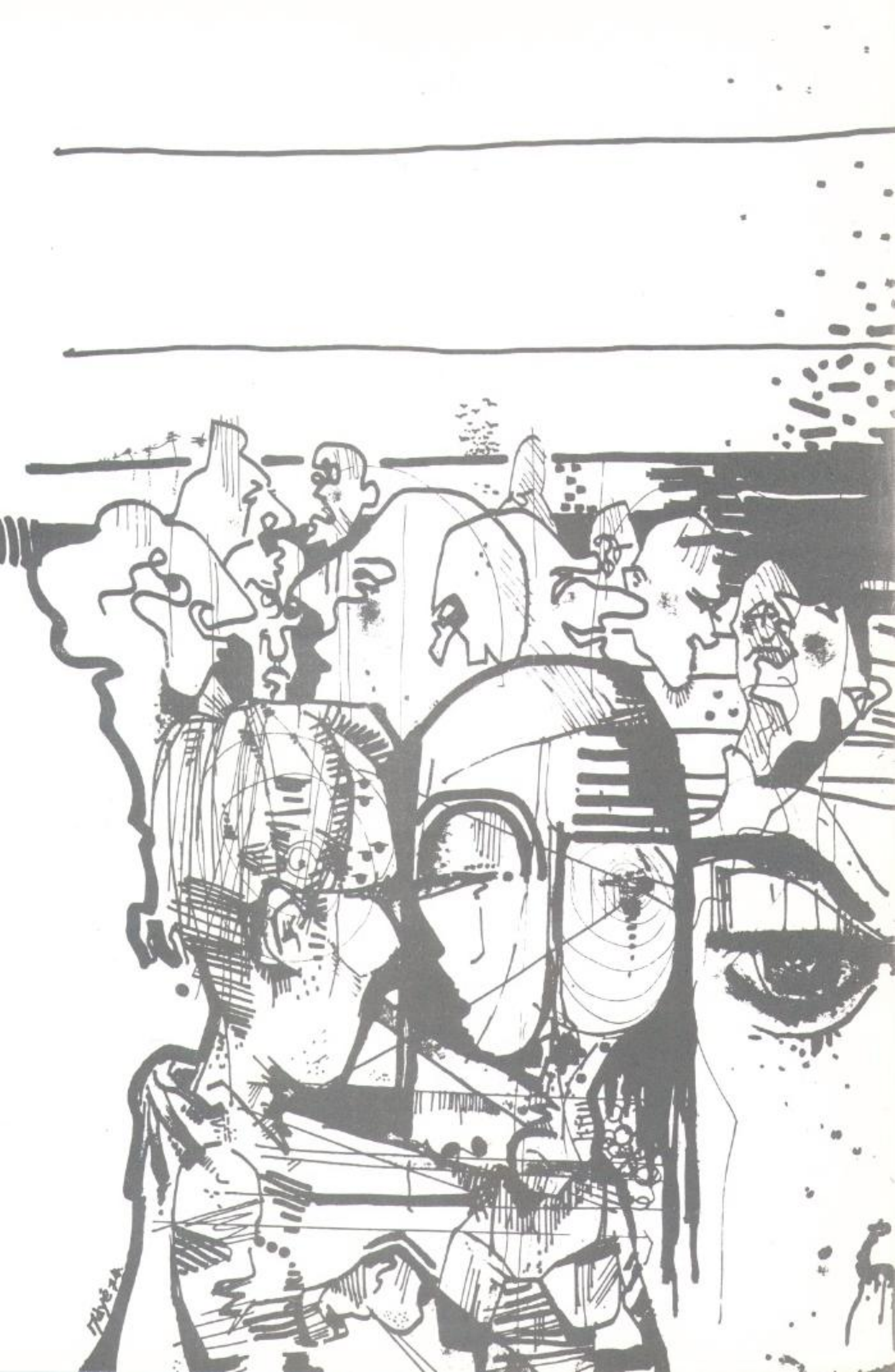
J'étais donc apparu comme un esprit, alors que je vivais encore. Notre pasteur nous avait raconté que de tels faits se produisaient parfois, mais qu'habituellement les gens auxquels cela arrivait, mouraient. Je survécus cependant. Durant toute la guerre, je travaillai à notre ferme, et il ne se passa rien d'anormal. Jusqu'en 1945. La guerre avait pris fin, mais pour moi la tension ne faisait que commencer. Un oncle du côté de mon père avait été prisonnier de guerre et revint à la maison. Toute la famille fêta l'événement. Le malheur voulut que je me trouvais cloué au lit par une forte bronchite. Si vous n'y restez pas -avait dit le docteur-, vous risquez une pneumonie. Je demeurai donc seul, tandis que mes parents s'en allaient en ville s'amuser chez mon oncle. Je fus très dépité de ne pouvoir congratuler le brave homme, auquel je tenais beaucoup. Tout mon être aspirait à se trouver près de lui. Une bonne idée me vint alors à l'esprit: je pouvais lui donner un coup de téléphone. Nos voisins avaient le téléphone, et je ne devais faire que quelques pas à l'extérieur. J'allai donc lui téléphoner, et entamai une conversation cordiale. A mon grand étonnement, je ne rencontrai à l'autre bout du fil que de la consternation. Mon oncle débita quelques paroles. Je lui demandai de répéter. Alors je compris. Tu viens juste de nous apparaître -annonça mon oncle.

La famille étouffia l'affaire. La plupart d'entre eux sont des gens simples qui se méfient de tout ce qu'ils ne comprennent pas. Même le pasteur ne fut pas mis au courant. Et à plus forte raison le docteur. Tâche de ne plus apparaître -m'admonestait sèchement ma mère. Ma famille n'y fit plus allusion ultérieurement. A cette époque, je ne savais pas trop moi-même ce que je devais penser de toute l'affaire. Et je n'aurais certainement pas essayé d'en savoir plus s'il n'y avait eu ce rêve.

Je ne rêve pas souvent, et quand je me réveille le matin avec la vague impression d'avoir rêvé, je ne peux jamais me souvenir de rien. Comme mon grand rêve m'est resté jusque dans ses moindres détails, à ce seul titre, il revêtait déjà de l'importance. Je dois avant tout spécifier qu'il ne s'agissait pas d'un cauchemar. Au contraire. J'étais très satisfait de mon sort et avais la sensation de pouvoir soulever des montagnes. Mais je préfère parler de mon rêve.

Je me trouvais au lit, à la maison, et pensais à ma fiancée. Mon index droit s'allongea tout à coup. Il se tordit comme un serpent sur le plancher de la chambre à coucher et se coula vers l'extérieur par la fenêtre. Je trouvai cela tout normal. Assez singulièrement, mon conscient suivait mon doigt vers la maison de ma fiancée, et se frayait un chemin jusque dans sa chambre.

Là, je marquai une pause, comme pour reprendre mon souffle. Pendant que mon corps reposait tranquillement dans le lit, j'étais AU MEME MOMENT autre part. Je voyais dormir ma fiancée. Peut-être aurais-je pu la réveiller, mais je n'osai pas. Mon esprit déraciné jeta un regard circulaire, cherchant un objet pour signifier ma visite. Pareil à un mille-pattes d'un kilomètre de long, mon doigt imaginaire escalada une armoire, et s'approcha d'une figurine de porcelaine que je lui avais achetée moi-même. Je tentai de la faire tomber de l'armoire. Cela me coûta de l'énergie. Beaucoup d'énergie. Le bord de la commode était



tout proche, mais je devais concentrer davantage mon doigt pour exercer une poussée suffisante. Après des efforts quasi surhumains, cela réussit. La poupée bascula et se brisa.

Ce bruit me réveilla. Je me souviens que j'étais particulièrement bien luné ce matin-là. Je n'avais pas oublié mon rêve démentiel, et décidai d'en faire part à ma fiancée. Je n'eus pourtant pas le courage de commencer.

-Je suis vraiment désolée -me confia-t-elle alors:-la petite poupée en porcelaine est en morceaux. Elle aura vraisemblablement été déséquilibrée par un courant d'air. J'espère que tu n'es pas fâché pour cela.

Je pris assez rapidement congé d'elle, mais ce qu'elle prenait chez moi pour de la mauvaise humeur, était de l'affolement, un affolement sans borne.

Je ne dormis pas la nuit suivante: je restai à méditer pendant des heures. Je savais que je pouvais choisir: ou ne prêter aucune attention au phénomène - alors rien de particulier ne surviendrait-, ou expérimenter mes singulières facultés: risquer quelques essais. Dans ma témérité, je me résolus à l'expérimentation. Pauvre fou que j'étais!

Je découvris le terme "aura" dans un livre. J'ai acquis la méthode, que j'ai finalement appliqué, après plusieurs mois d'expérimentation. J'avais décidé de consacrer chaque jour une heure à mon étude, pour commencer. J'écris étude, et je pèse le mot. Car mon intérêt pour le dédoublement mental devint vite une passion. Je découvris qu'en m'étendant sur mon lit, je pouvais plus facilement accéder à l'état souhaité. J'essayais, dans cette position, de faire le vide absolu en moi afin qu'un repos bienfaisant s'empare de ma personne au bout d'un moment. Un ennemi me guettait, à ce stade: le sommeil. Avant que je ne m'assoupisse plus, il me fallut lutter contre lui, car, au début, il revint plusieurs fois à la charge. Mais une fois que je réussissais à surmonter ce point critique, mon esprit devenait étonnamment lucide. Grâce à des exercices, je parvins à atteindre de plus en plus rapidement

l'état de lucidité et la luminosité qui se dégageait de moi devint aussi considérablement plus forte. Quand mon esprit eut finalement atteint une intensité maximum, grâce à la concentration, ma volonté suffit à éteindre la lumière. Je conservai des dizaines de photos que j'avais prises de moi dans cet état. Cela m'était possible en réglant à l'avance le déclencheur automatique de mon appareil photo. Presque toutes les photos révélaient la même chose: une sorte de boule qui sort de ma tête. Sur certaines photos, la boule était à peine visible, sur d'autres, elle planait littéralement au-dessus de ma tête, comme l'aura. Je tenais particulièrement à une photo. Ce jour-là, la luminosité avait été étonnamment forte et l'émission très importante. Comme d'habitude, je photographiais le moment précis où la boule, qui était alors plus grosse que ma tête, me quittait. La photo me fit un choc, car elle me fit songer qu'avant moi d'autres gens avaient pu posséder ma faculté. Sur la photo, la boule flottait comme une auréole derrière ma tête. Tout comme les saints à l'église. Ce disque dont on entoure la tête des saints quand on les représente, existait donc vraiment. Mais ce qu'ils avaient obtenu jadis par leur façon de vivre particulière, je l'avais acquis, moi, consécutivement à mes tribulations à la guerre. Cela m'apprit que le surnaturel n'était tout compte fait que l'inconnu.

J'étais extrêmement agité par tous ces événements, car je me savais sur le seuil d'un monde merveilleux, plein de difficultés capricieuses. Par un pur hasard, j'allais, moi jeune homme du peuple, découvrir peut-être ce que les plus grands savants ne pourront vraisemblablement jamais expliquer. J'avais peu étudié, mais n'étais certes pas un imbécile. Ma curiosité innée me poussait à progresser sur la voie découverte. J'expérimentais sans arrêt, toujours plus loin. Une transformation également intervint dans la composition de la boule, de par mon

attitude, mon environnement, mes pensées. Je m'étais jusqu'à présent exercé dans une pièce relativement sombre. L'émission était devenue chaque fois plus lumineuse, et même phosphorescente. J'allais maintenant travailler aussi en pleine lumière. L'émission était alors vaporeuse, brumeuse, et non plus sphérique. Il n'était pas difficile de comprendre ce que j'avais obtenu: je parvenais à libérer mon esprit -mon fantôme, diraient les gens. Jusqu'à ce stade, mon conscient était resté dans mon corps. Sur les photos, apparaissait à côté de moi une longue forme laiteuse, qui épousait vaguement mon contour: puisque l'émission s'était opérée, je tentais maintenant de faire glisser ma raison de mon corps à mon esprit et de mélanger mon conscient à la forme blanche. Ce n'était pas facile. Mais cela réussit. Est-ce que je compris à ce moment-là que c'était mon âme qui glissait pour être ensuite portée par mon esprit? Après que j'eusse expulsé mon esprit et mon âme, se produisit un phénomène: j'étais debout dans la pièce et regardais mon corps qui se trouvait simultanément étendu sur le lit. Mon conscient utilisait maintenant la poussière laiteuse en guise de moyen de transport. Et ma volonté suffisait pour m'éloigner de mon corps. Là résidait tout le secret de mes apparitions. Etais-je donc mort? Non! Car il subsistait encore toujours un fil d'aura tenu qui liait mon esprit à mon corps. Briser ce fil aurait provoqué ma mort. Ou plutôt: aurait contribué à me doter d'une aura définitive.

Un jour où je m'étais très énervé, j'eus de grandes difficultés à réintégrer mon corps. Cela ne voulut pas fonctionner. Je glissais habituellement à l'intérieur via mon index. Je me concentrerai complètement sur cette partie du corps, mais je dépassai la dose. Un nouveau phénomène se manifesta alors: mon index disparut. Etonné, je poursuivis néanmoins l'expérience et je découvris que si je forçais, tandis que je me trouvais émis, mon propre corps se dissolvait et était incorporé dans l'esprit. Une fois dissolu, je pouvais apparaître et disparaître à souhait.

Ces découvertes furent à l'origine

d'une nouvelle série d'expériences: le déplacement de mon corps par la force de mon esprit. J'habitais, comme je l'ai déjà dit, en Flandre Occidentale. Le 26 mai '50, je quittai Tielt pour apparaître CORPORELLEMENT dans un bois près de Verviers. J'avais choisi ce coin perdu pour éviter les racontars. L'essai se déroula parfaitement. Mon corps avait bel et bien été déplacé par la force de mon esprit. Mais, par mesure de prudence, je retournai tout de même par train.

Je constatai cependant que le déplacement corporel exigeait une très grande tension de l'esprit. Pour épargner mes forces, je décidai de n'en user qu'exceptionnellement.

Peu après, je commençai une troisième série d'expériences: les déplacements lointains. Je laissais prudemment mon corps à la maison. Au début, je restai très modeste. Mais l'audace crut avec le temps. Je voyageais de plus en plus loin, vers d'autres villes, d'autres pays. Et comme j'avais appris à voir sans être vu, je n'eus aucun problème. C'était très intéressant. J'avais obtenu plus que j'aurais jamais osé espérer. Et malgré cela, je ne parvins pas à m'arrêter. Le démon de la curiosité s'était emparé de moi. J'abusai. Je voyageais trop souvent. Je restais parti trop longtemps. Une fois où je revenais de l'Est, après être parti quelques jours plus tôt en direction de l'Ouest, je ressentis un rude choc: mon corps avait disparu de ma chambre. C'était très grave. Le calme le plus absolu régnait dans toute la maison, ce qui ne fit qu'accroître mon angoisse. L'étage supérieur semblait désert; pris de panique, invisible, je me coulai en bas. Si j'avais eu une bouche alors, j'aurais hurlé: des draps noirs pendaient partout. Le salon était transformé en chapelle ardente. Une bière terne, déjà close, reposait entre de grands cierges. Le remords afflua en moi. Un membre de ma famille, apparemment, était décédé pendant mon absence. Mais qui? Je m'approchai pour dévi-

sager les silhouettes noires qui, accablées par la douleur, pleuraient autour du cercueil. Je reconnus mon père. Je reconnus ma mère. Cela faisait bien longtemps que je n'avais plus regardé mes parents avec autant d'attention, et je remarquai combien ils avaient vieilli et combien ils étaient devenus faibles. Maintenant, je me rendais compte combien je les avais tous négligés avec mes expériences. Je reconnus mes deux sœurs. Je reconnus mon cousin. Mais... ma famille était bien au complet! Le mort ne pouvait donc être que MOI. Et le cadavre dans la bière n'était autre que mon propre corps. Désespéré, je tournais en rond, butant sans cesse contre le cercueil. Je savais qu'il me serait très difficile de revenir à la vie, car mon corps avait changé de position. Mes mains étaient jointes sur ma poitrine, selon l'usage antique, et mes doigts enserraient un chapelet. Pour redevenir vivant, il était indispensable d'avoir les bras tendus le long du corps, avec l'index pointé. Un transfert discret semblait impossible. J'allais être obligé de dépenser une considérable masse d'énergie, ce qui risquait de faire mourir de peur ma famille. Il n'y avait pas d'autre solution. Je devais me manifester si je voulais survivre. Je tentai d'opérer d'abord avec douceur, mais cela échoua. Je fis une seconde tentative en faisant appel à plus d'énergie. Le déplacement d'air, consécutif à mes efforts, provoqua un léger courant qui fit frémir les noirs draps de cérémonie. Je ne parvins tout de même pas à regagner mon corps. L'énergie de l'aura est très difficile à doser. Ce qui suivit n'était donc pas tout à fait de ma faute. Les pauvres membres de ma famille avaient déjà remarqué qu'il se produisait quelque chose d'inhabituel. Interdits, ils regardaient les draps noirs qui s'envolaient maintenant avec une telle violence que la figure du Christ, qui se trouvait derrière le cercueil, bougea nettement. Je perçus de faibles lamentations, mais personne ne s'enfuit. Tous étaient déjà depuis si longtemps habitués à mes excentricités, qu'ils semblaient prendre ceci comme un ultime et fatal caprice. Je me précipitai, en fai-

sant un effort extraordinaire, aussi intense que mon désespoir, sur mes mains jointes. Mon mouvement fut si brutal qu'il déplaça un bras, dont le poing cogna brusquement la paroi du cercueil. Ma mère se recroquevilla en gémissant. Mon père par contre se leva, et tendit son bras en avant pour se protéger. Pétrifié dans cette position, il ne bougea plus.

Je me réincarnai alors en l'espace d'un éclair. Je vivais, mais la formidable décharge finale avait bien déplacé le cercueil d'un quart de tour. Un peu plus tard, le pâle visage de mon père se penchait sur moi. Le courageux homme avait ouvert le cercueil. Je recourus à mes seules forces pour quitter ma prison capitonée. Personne ne proféra une parole. Tous, comme des ressorts trop tendus, semblaient incapables d'aucune réaction. Comme si cela avait été répété au préalable, sans aucune excitation, on ôta les parures mortuaires et on déclara l'enterrement.

Je fus, les jours suivants, entouré de toutes les attentions possibles. Tout le monde se surpassait pour me rendre l'existence plus agréable. On faisait une mine heureuse, mais je remarquai très distinctement que cette attitude était dictée uniquement par la crainte, une crainte sans mesure, inexprimable. Ils me témoignaient des égards parce qu'ils n'osaient pas s'enfuir. La situation devint très vite intenable. J'aimais ces gens, mais l'abîme qui s'était creusé entre nous apparaissait déjà infranchissable. Ma présence, comme un lourd fardeau, leur pèserait désormais, et je voulais les délivrer de cela. Il me restait trois possibilités: Soit renoncer définitivement à mes expériences; me débarrasser de tout ce qui me séparait des autres, et recommencer ma vie ailleurs: cela, il ne pouvait en être question, parce que j'étais devenu l'esclave de mes émissions. Soit garder dorénavant mon corps en suspension - l'emmenant chaque fois avec moi en le rendant invisible -, afin de ne plus courir le risque qu'il soit enterré, lors



de mon retour à la maison:cela coûtait trop d'énergie.Soit,en mettant à profit ma dernière découverte,me retirer provisoirement dans un lieu sûr.

C'est ainsi que je pris ma grande résolution:après avoir vu le monde,je m'exilerais dans le temps,avec corps et bagages,et irais mener une petite vie commune dans un siècle passé.Depuis longtemps,l'espace n'avait plus de secrets pour moi et,de la hauteur que je pouvais atteindre,j'avais découvert que le passé et le futur n'existaient pas en fait.Ou plutôt:ils avaient une existence commune,ils étaient juxtaposés.Une image me l'avait nettement fait comprendre:une vie humaine ressemble à un petit train,qui roulerait sur une voie ferrée,avec le passé derrière et le futur devant.Mais le véhicule ne pouvait se trouver qu'à un endroit,la voie située derrière le train subsistait,et la voie devant lui existait déjà.Je n'avais qu'à stopper et entamer la manoeuvre de marche-arrière.Cet arrêt représentait la mort.Et c'est pourquoi les gens devaient continuer pour vivre,car le moindre arrêt aurait entraîné leur mort.Cependant,il m'était possible,au niveau de l'aura,de m'arrêter au besoin pendant des mois,et c'est ainsi que je devins le premier mortel à aller vivre dans le passé.Mais ici m'attendait le châtiment pour tant de témérité.Le Créateur avait pris soin que ses Lois impliquassent le châtiment de leur transgression.En effet,quand je voulus,revivre à ma famille,après avoir vécu quelques temps dans le Paris des années 1860,je constatai que je ne pouvais pas changer deux fois de direction.J'eus beau essayer,je ne parvenais plus à franchir le siècle qui me séparait de mon époque.Je pouvais remonter davantage dans le passé,mais cela n'était d'aucun secours.Je n'avais jamais eu l'intention de quitter ma famille pour de bon;aussi souffris-je grandement de cet état de choses.Toutes les personnes de ma connaissance étaient mortes simultanément,d'un seul coup,ou plutôt:ne viendraient à naître que dans quelques décennies.De désespoir,j'en oubliai ma prudence.Ce qui devait arriver,arriva:on me remarqua et il s'ensuivit fatalement que je fus promptement interné.Pour ces gens,je

suis un malade mental.Je le comprends.Le mieux serait sans doute d'accepter la sécurité offertes par ces murs.Mais mon esprit ne trouve pas le repos.Je pense aux miens et je souffre beaucoup.Je DOIS quitter cet hospice.

Le document prend fin sur ces mots.J'écrivis vainement à mon ami pour obtenir plus de détails,une suite.Il n'envoya plus rien.

Un soir où j'étudiais attentivement les feuillets originaux,je découvris quelque chose qui pourrait peut-être constituer tout de même un dénouement.Trois feuilles blanches étaient jointes à la fin du manuscrit.En les exposant à la lumière,je m'aperçus que l'une d'elles était entièrement recouverte de ratures.Elle avait vraisemblablement servi comme sous-main lors de la rédaction.Avec un crayon,je noircis consciencieusement le relief des lettres,afin de rendre lisible le texte.Je découvris,à mon grand étonnement,une tout autre écriture.Il s'agissait d'un texte en français,qui se révéla après coup être du célèbre Dr. Charcot en personne.Il comprenait une sorte de note marginale.Voici ce que j'ai pu déchiffrer:

"Trouvé dans la cellule d'un patient qui a toujours prétendu être né dans le siècle suivant,et ces vagues "souvenirs" avaient trait à des guerres mondiales et à de petits théâtres qu'il appelait télévision.La cellule est vide.Le patient semble avoir disparu." 1865.

(c) copyright,1975,Mark Ruyffelaert
(pour la traduction:
Joseph Vanden Borre & B. Goorden)

Dans les années 1970, le gouvernement britannique publiait son "Livre Blanc", dans le cadre de l'action de la sûreté anglaise en Ulster. Suite à des violations permanentes des "Droits de l'Homme", le Tribunal Bertrand Russell siège à plusieurs reprises pour condamner successivement les gouvernements qui emploient la torture. Dans le cadre d'un cours à option, des étudiants de notre futur se penchent sur cet aspect de notre époque...

"Voyages dans le Temps - Humain & Fils", exploitation florissante.

Allons, messieurs, allons!... Bon... Un peu d'attention pour la répétition. Où en étions-nous encore? Ah oui: joindre l'utile à l'agréable... Joindre n'est pas précisément le terme adéquat, dans le cas qui nous occupe. Enfin, commençons...

1. Placer l'homme dans "la position de fouille", c'est-à-dire l'extrémité des doigts touchant la paroi, les jambes écartées, les pieds à distance respectueuse du mur, les genoux fléchis reposant sur les orteils, le plus longtemps possible;
2. Dans cette position, dispenser des coups vigoureux dans le ventre;
3. Ou, asséner des coups de pied dans les jambes afin que, le corps privé de son support, il se casse la gueule contre le mur, il se fracasse le menton contre le radiateur ou, au moins, il tombe sur le sol;
4. Des coups de bâton aux hanches ou sur son sexe;
5. Dans la même position - définie au point 1 - coups de pied dans le sexe (dose fréquente);
6. Toujours dans la même position, disposer simplement un radiateur surchauffé ou un appareil de chauffage électrique sous la personne;

Attention, nous poursuivons.

7. Un homme, écartelé entre deux bancs; sous lui, deux appareils de chauffage électriques; ensuite, de vigoureux coups dans l'estomac;
 8. Le laisser revenir dans la position primitive; une rasade de coups dans la nuque;
 9. Lui cogner la tête contre le mur;
 10. A nouveau, plus fort, des coups de bâton... sur la tête - cela va de soi -;
- Remarquez que les extrémités saignent toujours plus que le corps lui-même.
11. Des coups sur les oreilles et dans le visage;
 12. Simultanément, tordre le bras derrière le corps et les doigts derrière la main;
 13. Avec les doigts tendus, appliquer de violents coups dans le ventre;
 14. Coups de poing dans les côtes et dans les hanches et, simultanément, dans le foie;

Evitez le plexus solaire: sans quoi, il perd vite connaissance!

15. Malaxer les testicules;
16. Lui introduire des objets pointus et émoussés dans l'anus;
17. Décocher des coups de pied dans les genoux et les tibias;

Alors il est normalement bien à point, vous pensez!

18. Faire circuler le prisonnier d'un interrogateur à l'autre, tout en le boxant copieusement;

Afin de bien maîtriser la technique, consultez le volume 3, chapitre 5, de "Films américains de violence".

19. Piqûres et injections;
20. Raccorder des fils à une source de courant;
21. Lui administrer des secousses électriques, via des générateurs;
22. "Passage à la baignoire";
23. Brûlures superficielles au moyen d'allumettes, de bougies et de briquets;
24. Empêcher le prisonnier de dormir;
25. Pisser sur le prisonnier;

Pour plus de détails, voyez l'oeuvre fondamentale du Prof. Dr. J.A. Meier, "Troisième Bureau".

26. Recourir aux méthodes psychologiques, comme:
 - roulette russe
 - coups de revolver à blanc
 - bander les yeux du prisonnier
 - coups de poing dans le noir
 - des bourreaux masqués de bas nylon
 - des interrogateurs vêtus en chirurgiens
 - obligation de fixer longuement une paroi perforée
 - menaces:
 - torturer des membres de la famille
 - tentative de corruption
 - usage de faux aveux

Ceci, en ce qui concernait 1972.

Naturellement, nous n'avons pas pu tout voir, en si peu de temps. C'est pour-quoi vous avez vos livres d'études.

Demain nous irons jusqu'à 1984, du moins pour ceux qui suivent "Histoire de la Civilisation".

On vous prendra à huit heures et demie à notre Station-Temps. Nous irons assister à une révolte de Cafres, dans la Fédération Sud-Africaine. Vous aurez droit, en prime, à un génocide et à une répression.

A midi, vous mangerez sur place quelques mets autochtones typiques. Nous ferons encore, après la pause-café, une visite-éclair, en Arabie, pour les exécutions journalières de Riad.

Encore une minute d'attention, s'il-vous-plaît... Les étudiants de... voyons... du programme 4 se rendent maintenant sans retard en 2014. Vous avez tous votre petit bon? Vous savez tout de même que les frais de déplacement ne sont pas à charge de la Société "Voyages dans le Temps - Humain & Fils"?

(c) copyright 1971, Ecrit en collaboration par Simon Joukes et Robert Smets (pour la traduction, 1975, Dirk Vonck et Bernard Goorden)

SIMON JOUKES et ROBERT SMETS sont respectivement le président et le trésorier de "SFAN-Belgique". Ils ont organisé la 5^e convention belge de SF, les 30-31 août et 1^{er} septembre 1974, à Gand, avec l'aide du dévoué André De Rijcke et de leur non moins enthousiaste équipe flamande.

Wilfried Hendrickx est une des révélations flamandes des dernières années. Il est collaborateur du quotidien "De Standaard". Avec sa nouvelle "spleen", parue entre autres dans "Dageraad des duivels", il remporte le premier prix au concours annuel organisé par le club "SFAN". Il n'y est pas sans rappeler "Bilbo le Hobbit" de Tolkien, mais la personnalité nordique demeure intacte et authentique. Il devrait sortir prochainement un recueil.

SPLEEN.

Par où vais-je commencer? Par cette petite fête scolaire peut-être, car mes souvenirs ne remontent pas beaucoup plus loin. Ce matin-là, je fus acheté -ainsi que cinq autres, parmi lesquels DODY notamment- par un petit bonhomme qui s'appelait LOUKO. Il nous mit en boîte pour nous amener à l'école. Nous devions danser pour lui sans quoi il nous mettait dans un coin et lâchait sur nous des chiens de chasse, qui nous mordaient les mollets jusqu'à ce que nous soyons morts de peur. Lorsque nous poussions des cris, il nous décochait des coups de pied. Les enfants surexcités nous entouraient, en poussant des hurlements. Le soir, à la fin de la fête, la mère de LOUKO nous reléguait comme prix pour la loterie. Deux enfants timides me gagnaient et me ramenaient chez eux, où ils me montraient à leurs parents. La mère se mettait à rire et me caressait les ailes. Le père se taisait. Je pus accompagner les enfants au lit. Cette première nuit je leur racontais des contes, quand le père, furieux, fit irruption dans la chambre et me cingla de trois coups de martinet. Ensuite il m'endormit, rien qu'en me fixant dans les yeux.

Le lendemain, la mère m'autorisait à sortir seul, vu que les enfants se trouvaient à l'école.

C'est au pied de la montagne que je rencontrais DODY. Il était gardé par le petit LOUKO, mais les parents ne lui permettaient pas d'accompagner leur rejeton au lit. On lui avait en effet aménagé une petite place dans la cave. Nous

avions un peu flâné. DODY jetait de petits morceaux de lave en visant le sommet de la montagne.

-Je connais un secret -confiait-il soudain, sans me regarder-, et lorsque tu seras mon ami, tu pourras le partager.

-De quoi s'agit-il? -demandais-je.

-Les mères nous détestent. Les pères sont nos ennemis. Ils nous tueront bientôt -chuchotait DODY, en rivant toujours ses yeux au sol.

-Là, tu mens -lui ai-je rétorqué, d'une voix rauque.

DODY se tut et se mit à traîner les pieds dans les feuilles mortes. Et, brusquement, il me flanqua un coup de poing sans avertissement et s'encourut à toute vitesse.

Il était environ 15 heures lorsque je rentrai à la maison. La mère était gentille: elle m'offrit un morceau de KAZI-KAZI. Le timbre résonna et une autre mère entra. Elle apportait La Boîte. Mon sang se glaça et je rabattis mes ailes devant mes yeux. Les mères éclatèrent de rire. J'essayais de m'enfuir dans le grenier, quand une des mères m'agrippa avec fermeté tout en s'efforçant à me rassurer par des paroles vagues, et en me caressant la tête. L'autre mère avait entretemps extrait un petit PLASTHOMME de La Boîte et l'avait remonté. J'avais beau gémir et pleurnicher, on me déposa tout de même sur le sol. Le PLASTHOMME, en bourdonnant, s'avancait sur moi. J'essayai de ne pas crier et réussis à emmagasiner suffisamment d'énergie. Les deux mères retenaient leur respiration en suivant la scène des yeux. A une des mains du PLASTHOMME apparut alors un couteau. En feintant, j'esquivais le

coup. Je pivotais simultanément sur moi-même, saisisais le bras et le mordais tout près de la charnière. Le bourdonnement se fit plus lent et plus sourd, tandis que le bras tentait de se dégager par saccades. Je me courbais alors en avant pour faire tomber le PLASTHOMME sur le côté. Le bourdonnement cessait. Je réussissais à arracher le bras armé du couteau juste avant la deuxième articulation. Comme le PLASTHOMME se redressait, le bourdonnement résonnait à nouveau. Après quelques hésitations, il se retournait vers moi. Je tentais vainement de quitter le sol. J'essayais alors de me réfugier entre deux colonnes, mais le PLASTHOMME me poursuivait et me forçait à battre en retraite vers le balcon. Une fois là, je m'arc-boutais au bord, faisais face et attendais le choc. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le PLASTHOMME s'était mis en boule et fon-dait sur moi, tel un rouleau compres-seur. Je m'écartais au tout dernier moment, mais la boule s'arrêtait à quelques millimètres du bord, fai-sait volte-face et m'attrapait par le cou. J'avais entretemps eu l'oc-casion d'emmagasiner assez d'éner-gie que j'expédiais maintenant au travers de mon bras à son bloc-mo-teur. Au fur et à mesure que son étreinte se resserrait autour de mon cou, sa cage thoracique virait au rouge et se ridait étrangement. Comme l'emprise sur ma nuque était sur le point de la briser, je me dé-polarisais de façon inattendue. La couleur qu'avait prise sa cage tho-racique s'estompait alors et les rides se muaient en croûtes boursou-flées. Je m'empressais de faire bas-culer par dessus le balcon le PLASTHOMME qui, avant même de toucher le sol, se désagrégeait en une pluie grise et sirupeuse.

Les mères roucoulaient de ravis-ement. On se mit à me flatter et à me cajoler. Le soir, j'étais convié à la table en même temps que la secon-de mère. Le père allait chercher des blocs de construction à l'étage su-

périeur et s'amusait à construire des modèles d'atomes tridimension-nels. Je devais à chaque fois en de-viner le nom, me livrer aussi à des exercices de gymnastique et sauter au-dessus de rayons laser.

Ainsi passaient les jours. Je grandissais -et parfois, ma taille doublait même, en quelques heures-, je devenais également plus fort et plus intelligent. Je remportais des combats contre des PLASTHOMMES tou-jours plus grands, toujours plus in-telligents. DODY était mon ami et me contait des récits étranges au sujet de la planète TIKO dont, disait-il, les êtres comme lui et moi étions originaires. Sans trop savoir pour-quoi, je me sentais relativement heu-reux. Ce n'était que le soir, lorsque tout le monde dormait, que m'assail-laient d'insensées et obsédantes pen-sées: déchiqueter un enfant, faire bas-culer le père par dessus le balcon, mordre la mère à la gorge et lui arracher les yeux...

Il arrivait que le père restât seul à la maison, le soir. Il prenait place sur son coussin d'air et fi-xait le feu. Tout m'était alors per-mis. Je recevais un verre d'excellent SAKEE, il me prenait sur ses genoux et je caressais sa longue barbe. Par-fois il me demandait de jouer au Jeu avec lui. Le principe du Jeu reposait sur la simple combinaison d'un nom-bre restreint de données. Nous de-vions, à tour de rôle, déplacer un pion sur une sorte de damier. Le père jouait terriblement mal au Jeu: il ne manquait pas de tomber dans cha-que piège que je lui tendais. Ou alors, il était tellement distrait qu'il ne tenait aucun compte d'un détail im-portant et il jouait alors bêtement.

Une fois, j'ai remporté contre lui une partie en deux minutes. Il s'est alors pris d'une colère noire et a prétendu que j'avais triché. Comme je niais désespérément, il a commen-cé à me chercher noise. J'ai poussé des cris et il s'est mis à me bour-rer de coups de pied et de coups de

pieds. J'ai gravi le mur et me suis placé hors d'atteinte, dans un coin du plafond. Il a essayé de me toucher en me lançant après la tête des cristaux de sa collection mais je me suis réfugié derrière une barrière mentale. C'est alors qu'il est devenu fou furieux et qu'il a essayé de briser ma résistance par la force de son regard, tout en proférant des paroles insensées auxquelles je ne comprenais rien: "Chiens, bâtards! Ceux de votre race expieront jusqu'au dernier!" J'ai bravé son regard, bien qu'il me paralysât les jambes. Enragé, il est descendu au rez-de-chaussée et en est revenu armé d'une statuette de bronze. Il a calé une échelle contre le mur, y a grimpé pour m'avoir bien à sa portée et a voulu m'écraser avec l'objet, mais, d'un bond latéral, j'ai évité le coup et il en a été quitte pour un trou dans le plâtre. Trépignant de colère, il s'est alors emparé de son martinet et s'est mis à me poursuivre comme un fou dans toute la maison. C'est par hasard qu'il est parvenu à me mettre hors de combat, en plein vol. Il m'a jeté un filet d'acier par dessus la tête et m'a halé vers le sol. Après quoi, il m'a enfermé dans une cage magnétique. Tout en jurant, il a approché un appareil et a fixé deux pinces, respectivement aux pôles de la cage. Une insoutenable, brûlante sensation de malaise m'a traversé tout le corps. C'est alors qu'il a recouru à un curseur. Sans que j'aie pu opposer une quelconque résistance, les muscles de ma nuque ont commencé à se contracter. Cela a été ensuite le tour de mes ailes. Finalement, tout mon corps s'est mis à vibrer d'une façon rythmique et incontrôlable, tandis que j'étais affecté de troubles de l'équilibre qui m'inondaient comme des nappes de brouillard. Le père avait encore manipulé d'autres commutateurs et s'était mis à jouer de cet appareil comme s'il s'était agi d'un instrument de musique.

En jetant des cris aigus, j'avais essayé d'échapper à cette cage, mais il m'avait été impossible de briser la barrière magnétique. A l'extérieur, le père suivait le spectacle, en souriant. Je battais des ailes et voletais sans

fin dans la cage. Je crachais du feu. J'utilisais mon regard énergétique. Je me dépolarisais continuellement jusqu'à ce que, complètement vidé, je m'écroule sur le sol de la cage.

-Chante à présent! -cria le père.

Et j'avais chanté pour lui. J'avais dansé. Je lui avais offert et témoigné ma soumission et mon obéissance. Je lui avais crié bien haut que je l'aimais, que j'aimais tous les pères et que je n'aspirais qu'à une seule chose: pouvoir leur obéir.

A ce moment précis, la mère était entrée. Sans accorder l'aumône d'un regard au père, elle avait ôté les pinces de la cage, m'en avait délivré, m'avait pris sur ses genoux et m'avait adressé de gentilles paroles apaisantes. Le père, les mains tremblantes et l'écume aux lèvres, était allé se rasseoir.

-Cette pourriture m'a outragé -hale-ta-t-il-, je l'ai punie avec le Punisseur d'enfants.

La mère m'avait porté elle-même au lit.

Je retrouvai DODY, aux abords de la source de feu. Nous jouâmes à "pensées-conseils", tout en remontant les coulées de lave. Je ressentais de la fatigue et de la tristesse, sans savoir pourquoi. DODY proposa de fonder un club dont le nom serait "La Haine Noire". Il en serait le chef. Ce club aurait pour but de détruire tous les pères et mères.

Nous atteignîmes les premiers blocs de lave. Soudain, DODY quitta le sol, sans le moindre effort. Il gagna rapidement de la hauteur, décrivit des courbes toujours plus larges et finit par me rejoindre après un plongeon vertigineux.

-Je peux vraiment voler, maintenant -chuchota-t-il-, je peux également cracher des flammes-. Il le fit. Il fendit ensuite en deux un bloc de lave, d'un coup de pied.

Nous cheminâmes encore un peu. Je demandai à DODY quel était le secret de sa force.

-Cela m'est venu tout seul -dit-il-,

Je me suis tout à coup rendu compte que je pouvais le faire.

Comme nous arrivions près de la source de feu, DODY m'obligea à lui rendre hommage. Je m'y soumis. Je fus aussitôt intégré au club qui venait d'être créé par le simple fait d'énoncer les mots magiques:

"Morte la mère, mort le père
Menitotep est le coupable..."

-Qui est MENITOTEP? -m'enquis-je.

-Je ne sais pas -contesta DODY-, mais il doit assurément s'agir d'un nom dangereux.

Il jura alors et cracha sur le sol. Je fis de même. Nous rebroussâmes chemin. Avant que nous nous quittions, DODY me força une fois encore à l'adorer et à l'admirer. Je dus promettre solennellement de ne parler à personne de sa Force Secrète. Sans quoi, la vengeance de MENITOTEP me poursuivrait et me châtierait cruellement.

Tandis que je regagnais la maison, une pluie boueuse et grise m'enveloppa dans son manteau funèbre.

Deux jours plus tard, le soir, j'appris que le père de LOUKO avait été attaqué par DODY. Le père avait d'une pierre touché DODY en plein vol et l'avait ensuite réduit en poussière. Les parents et les enfants commentèrent abondamment l'incident à table. Je ne fus pas autorisé à me joindre à eux. On m'avait puni parce que j'avais chipé du KAZI-KAZI dans l'armoire. Le père me dardait de temps à autre un regard soupçonneux. Ils se mirent à discuter à voix basse de mes ailes qui étaient depuis quelques jours recouvertes d'une substance brillante et vitreuse.

-Son bouclier commence à se développer - fit remarquer le père-; il est grand temps qu'on s'en occupe aussi.

Je ne levai pas les yeux mais priai en silence que le serment de MENITOTEP le frappe.

-Je le mènerai demain à la commission - poursuivit-il, tandis qu'il me caressait négligemment la tête.

-Il n'est pourtant pas si agressif - dit doucement la mère-; pour moi, il peut rester. A condition, bien sûr, qu'il...

Elle adressa un regard significatif

aux enfants et n'acheva pas sa phrase.

-Tu sais qu'après ça ils attrapent un sale caractère -soupira le père-. Et cela coûte de l'argent.

-Oh dis! Pour ces quelques crédits - sa voix avait pris une inflexion suppliante-. Ce ne sont finalement que de pauvres cruches.

-De pauvres cruches! -cria le père- Trois cent mille des nôtres pourrissent actuellement sur TIKO. Grâce à tes pauvres cruches!

-Personne n'a voulu cette guerre - rétorqua fermement la mère-, et certainement pas ces...enfants.

C'est alors que nos regards se croisèrent et qu'elle m'envoya dehors pour assurer son avantage.

Je rêvai cette nuit-là. Sans savoir pourquoi, j'étais persuadé de me trouver sur un autre monde. Je longuais en courant une large allée bordée de hauts ptéridophytes. C'est aux gros paquets de brouillard bleus-noirs, suspendus entre les ptéridophytes, que je conclus à la tombée de la nuit. Le brouillard avait un goût crémeux des plus singuliers qui, pour l'une ou l'autre raison, me parut familier.

Je distinguai au bout de l'allée les contours assez vagues d'une coupole. Je m'en rapprochai toujours plus. Je pus me rendre compte au travers des bancs de brouillard bleus foncés que la partie centrale de la coupole était éclairée par une flamme capricieuse et tremblante, qui m'aspirait pour ainsi dire vers elle.

J'approchai jusqu'à quelques mètres de la coupole, puis m'arrêtai.

Un homme était en train d'écrire à une petite table de marbre blanc, ciselée de boucles superflues, et située à proximité d'une vasque de feu ovoïde, soutenue par trois pieds de fer forgé. L'homme était très grand, peut-être trois fois plus grand que moi. Il portait une ample tunique pourpre, enveloppant élégamment ses vastes ailes, et qui retombait en larges plis, et de fines pantoufles de couleur ocre. L'homme écrivait calmement, avec des gestes gracieux d'artiste. Il interrompait parfois son travail



pour fixer devant lui un point dans le vide, et il aspirait ensuite une forte bouffée de sa longue cigarette, pour en fin de compte la redéposer prudemment sur une petite soucoupe de porcelaine blanche. Je me rendis brusquement compte qu'il n'était autre que mon père.

Tandis qu'un horrible sentiment de honte et de culpabilité m'envahissait, je me glissai jusqu'à la paroi de la coupole et restai là à regarder. L'homme marqua une nouvelle pause, tira une bouffée et me regarda. Il avait des yeux très clairs, bleu-ciel et humides. Je lui souris et fis un signe de la main. Il n'eut aucune réaction mais continua à me fixer. Je frappai sur la paroi de la coupole, mais il ne semblait rien percevoir. Je la martelai de mes poings, tandis qu'une peur proche de la panique s'emparait de moi. Je multipliai les coups de poing et de pied, criai son nom, mais il ne regardait déjà plus. Il s'était remis à écrire pour ne plus s'arrêter, alors que les larmes me coulaient sur les joues.

C'est ce qui m'éveilla.

On ne proféra pas une seule parole

lors du petit déjeuner. Les enfants étaient assis, silencieux, et fixaient leur assiette. La mère, l'air affairé, courait çà et là et évitait mon regard. Le père, sans mot dire, sirotait son SAKEE et regardait fixement par la fenêtre. Sur le coup de 9 heures, il se leva et me signifia d'un geste bref que je devais le suivre.

Nous prîmes le planoforme et glissâmes vers la ville. Le père demeura muet pendant le trajet. Nous nous arrê tâmes devant un bâtiment pyramidal. Le père descendit et je l'accompagnai jusqu'à l'entrée.

Nous pénétrâmes dans une pièce circulaire où débouchaient plusieurs couloirs. Le père m'avait pris par la main et regardait autour de lui d'un air hésitant.

Une mère habillée en blanc vint à notre rencontre.

-Puis-je vous aider? -sa voix avait une intonation nasale et froide.

Le père toussota légèrement et me désigna.

-Destruction? -demanda-t-elle avec impatience.

-Castration -répondit-il avec lassitude.

Avril 1973.

(c) copyright, 1975, Wilfried Hendrickx

(pour la traduction: Alain Deladrière, Marc D'Ooghe et Bernard Goorden).

SCIENCE-FICTION et BANDES DESSINEES (suite).

BOB DE MOOR s'est lui également mais plus timidement essayé au space opera, mais il englobe plutôt une science-fiction à court terme, notamment dans son incroyable récit "le renard qui louche", paru dans TINTIN, ou dans cette histoire du dernier piéton sur terre...

On peut encore citer les éphémères tentatives hollandaises, intéressantes: Professor Vliegwiël, Lex Brand, Frank Moore...; ainsi que les débuts de Hans Kresse ("Eric, l'homme du Nord") et de Piet Wijn ("Aram van de Eilanden"). Mais, incontestablement, "Kapitein Rob" (également connu en France, sous le nom de "Capitaine Jacques") est une des plus prestigieuses séries de SF, par un des maîtres de l'école hollandaise: Piet Kuhn, le "Jules Verne des Pays-Bas". Henk Sprenger dessine "Piloot Storm" (publié en français, dans "Spoutnik", sous le titre de "Pilote Tempête"), brillant space opera et la plus ancienne des BD hollandaises. La plus belle des BD aux Pays-Bas est sans doute "Arman en Ilva", dessinée par Thé Tjong Khing sur des scénarii de L. Hartog van Banda qui donne une étrange vision, quotidienne, d'un futur pas tellement éloigné.

Serge F. Bertran et Bernard Goorden.

La SF et le fantastique dans le BENELUX

Le fait que les destinées de la Belgique et des Pays-Bas n'aient plus été liées en 1830 pour l'être à nouveau en 1958, ne facilite pas la tâche du chercheur qui voudrait distinguer écrivains néerlandophones de Flandre ou des Pays-Bas. D'autre part, l'inclination naturelle de ces auteurs à mêler volontiers SF et fantastique — avec une prédilection nettement marquée pour ce dernier — n'arrange rien. Nous nous permettons d'abord de vous renvoyer, pour le fantastique francophone belge, à l'anthologie « *La Belgique fantastique* » de Jean-Baptiste Baronian, qui fait une excellente mise au point en la matière.

Il serait fastidieux de réaliser ici une étude historique, d'autant plus qu'il nous faudrait remonter bien loin dans le passé. Dès le Moyen Age, un fantastique imprégné de religiosité, mais également de paganisme, prédomine dans les éditions populaires. Du 13^e au 16^e siècles s'échelonnent des chefs-d'œuvre comme « *Beatrijs* », « *Marieken van Nieumeghen* », « *Heer Halewijn* », « *Elckerlijc* », « *Karel en de Elegast* »... Mais, parallèlement, une certaine SF fait son apparition et devient omniprésente dans des récits de voyages fabuleux comme « *De reis van Sente Brandane - Le voyage de Saint Brandane* » (14^e siècle), ou dans un livre populaire comme « *Vergilius* » (1525) : selon la tradition de l'époque, Virgile, considéré comme un magicien, possède des « pouvoirs techniques »...

Comme l'a prouvé Paul Fierens, dans son implacable étude « *Le fantastique dans l'art flamand* » (1947), un « esprit fantastique » — et même de SF : cfr. « *La guerre des tirelires et des coffres-forts* », de Breughel — s'est manifesté dans tous les domaines artistiques de l'époque, littérature incluse.

Un seul ouvrage, anglais, « *The fantastic voyage in prose fiction* », de Philip Babcock Gove, vous documentera assez richement sur la période florissante de l'âge d'or hollandais — le 17^e siècle —, qui engendra une moisson d'utopies ; « *Holland in 't jaar 2440 - La Hollande en l'an 2440* », de Betje Wolff, y a cherché son inspiration, tout comme « *Het toekomst jaar 3000 - L'an 3000 à venir* », de Arend Fokke Simonsz (1792). Un important et petit roman du poète hollandais Willem Bilderdijk, « *Een aanmerkelijk luchtreis - Un important voyage aérien* », paraît en 1813, alors que les lettres flamandes sommeilleront du 17^e au 19^e siècles, sous les différentes dominations.

C'est par le biais du folklore qu'un certain goût pour le fantastique refait surface en Flandre avec des éléments dans « *Hugo Van Craenhoven* » (1845), de Hendrik Conscience et dans le célèbre « *Tijl Uylenspiegel* » (1868), de Charles De Coster, où intervient le thème du loup-garou ;

l'œuvre de Eug. Zettermann présente également un intérêt à cet égard. Parallèlement, aux Pays-Bas, paraissent les œuvres « *Fantasmagorieën - Fantasmagories* » (1855), de Elisa Carolina Ferdinanda van Calcar-Schiötling et surtout « *De kleine Johannes - Le petit Johannes* » (1884) et « *Don Tornilia* » (1887), de Frederik van Eeden, précurseurs du genre local. Tout en soulignant que les écrivains néerlandophones de Belgique s'expriment, au 19^e siècle, souvent en français, mentionnons des œuvres de SF : « *République des Champs-Élysées* » (1806), de Charles de Graeve, « *De Wereld binnen duizend jaar - Le monde dans mille ans* », de Hyppoliet van Peene (1811-1864) et la pièce « *Het Aerds paradijs - Le paradis terrestre* », de Jacob Kats (1804-1886). En Hollande, l'utopie à tendance sociale bat son plein (Erik et de Gorter) mais elle mourra en 1914 ; la SF pure trouve deux œuvres de précurseurs : « *Gevleugeld daden - Exploits ailés* » (1911), de Herman Heijermans et « *Het verstoorde mierennest - La confusion dans la fourmilière* » (1916), de Kees van Bruggen, très isolés. Ce sera d'ailleurs une caractéristique générale de la SF hollandaise jusque vers 1960.

Venons-en enfin à la SF francophone belge qui, à part quelques exceptions, est quasi inexistante avant la première collection, « *Le roman scientifique* ». Il n'y parut qu'un seul volume composé de deux nouvelles — « *Le secret de ne jamais mourir* » et « *une histoire d'automates* » (1913) — d'Alex Pasquier, le « Jules Verne » francophone belge.

En rappelant tout de même un important précurseur en la personne de J.-H. Rosny Aîné — un de ces nombreux Belges à chercher fortune en France — avec « *Les Xipéhuz* » (1887), arrêtons-nous à la forte personnalité luxembourgeoise de la SF : Hugo Gernsback. S'il est vrai qu'il débarqua dès l'âge de 20 ans aux États-Unis, cela n'enlève pas au Luxembourg le mérite d'avoir engendré une si exceptionnelle figure. Dans le cadre de l'Electro Importing Company (1907), il publia un magazine de technique radio, « *Modern Electrics* », où devait paraître « *Ralph 124 C +* » (1911), son — et le — premier « roman de science-fiction » au monde. Il a inventé le terme « *scientifiction* » et fondé le premier magazine de pure SF : « *Amazing Stories* » (avril 1926). C'est en son honneur qu'à l'occasion des conventions mondiales de SF on décerna, à partir de Worldcon 11 (Philadelphie/1953), les « *Hugos* ».

Paru en 1916, l'« *Ether Alpha* », d'Albert Bailly, se vit couronner du prix Jules Verne tandis que Henri-Jacques Proumen publie « *Sur le chemin des dieux* » (1928) et « *Le sceptre volé aux hommes* » (1930), sur le thème du surhomme. En 1936, John Flanders fit paraître « *Aux tréfonds du mystère* » et « *Le formidable secret du pôle* ». Profitons de ce qu'il ait, sous

le nom plus connu de Jean Ray, donné ses lettres de noblesse au fantastique belge, pour y revenir.

En effet, avant la seconde guerre mondiale, le volet néerlandophone de cette école se signale encore par des œuvres remarquables, qui supportent la comparaison avec leurs homologues francophones : « *Schemeringen van de dood - Crépuscules de la mort* » (1911), de Félix Timmermans, « *Music Hall* » (1916), de Paul van Ostayen, « *Leven en dood in de Ast - Vie et mort dans l'Ast* » (1926), de Strijn Streuvels, « *Wannes Raps* » (1926), de Ernest Claes, « *Blauwbaard - Barbe bleue* » (1931), de Filip de Pillecyn, « *Zo verhalen de Vlamingen - C'est ainsi que racontent les Flamands* » (1931), de Raymond Brulez, etc. Parallèlement, l'école hollandaise de fantastique a aussi ses figures de marque, qui sont prolifiques et engendrent des œuvres de qualité : « *Fantastische vertellingen - Récits fantastiques* » (1919), de Ferdinand Borderwijk, « *Het zwervend schaakbord - L'échiquier errant* » (1922), de Louis Couperus, « *Verhalen - Nouvelles* » (1936), de Belcampo, « *Als de wereld donker is - Lorsque le monde est plongé dans les ténèbres* » (1938), de Henriette Van Eyk, « *Nachtgedaanten - Formes nocturnes* » (1938), de Arthur Van Schendel, ...

Faisons également un bref retour en arrière pour voir la production néerlandophone de SF. Le « Jules Verne » hollandais, Jan Feith, écrit « *De reis om de wereld in veertig dagen - Le tour du monde en quarante jour* » (1930) tandis qu'une série d'œuvres éclosent en Flandre, mais sans jamais être aussi abondantes que pour le fantastique : « *De man die het licht stal - L'homme qui vola la lumière* » (1931), de Theo Bogaerts, « *Het einde der wereld - La fin du monde* » (1931), de Jef Scheirs, « *De vredes-mensch van het jaar 3000 - L'homme pacifique de l'an 3000* » (1933), de Theo Huet, sans oublier « *Van Zon Zaliger - Comblé par le soleil* » (1937), un roman de René Vermandere. Ce courant, encore peu convaincant, se laisse fort influencer par les Anglo-saxons, surtout aux Pays-Bas.

C'est du 25 septembre 1945 à mai 1946 que parurent à Bruxelles les 14 numéros de « *Anticipations* », le premier magazine de langue française à avoir été consacré uniquement à la SF. En 1946, le poète Marcel Thiry fit paraître « *Echec au temps* » tandis que sortait « *Le retour au silence* », de Stéphane Hauthem. La Belgique va alors prêter à la France des auteurs aussi renommés que le poète Henri Michaux ou Jacques Sternberg ; ce dernier assistera « *Fiction* » dans ses premiers pas qui en vouera une certaine reconnaissance aux écrivains belges puisqu'elle publiera assez régulièrement des textes de Sternberg, Jean Ray, Thomas Owen, ou du critique Jacques Van Herp, parmi de nombreux autres. 1953, année de la

naissance de cette grande revue française, voit aussi les débuts du plus grand cycle belge : *les aventures de Bob Morane* par Henri Vernes. Soit-disant destinés aux adolescents, ces livres n'en sont pas moins lus par beaucoup d'adultes car une soixantaine d'entre eux abordent la SF (« *le cycle du Temps* » ou « *le cycle d'Ananké* ») et le fantastique. Quels que soient les reproches que l'on puisse lui adresser, Vernes est l'auteur belge de SF le plus prolifique...

Parallèlement à la percée que faisaient les francophones en France, les écrivains néerlandophones ouvrent un second front : confrontés à une barrière linguistique, infranchissable pour les éditeurs français, ils se tournent vers l'édition hollandaise. Une série d'auteurs sont révélés : Anton Vandavelde avec « *God en de wormen - Dieu et les vers* » (1947); dans les années '50, Léopold Vermeiren, avec « *Le pays sous la mer* » (1953) et « *La ville souterraine* » (1953), et A. M. Lamend, avec « *L'appel de détresse que lança Jupiter* » (1954) et « *La vallée des rêves* » (1955) ou encore « *Le pays des soucoupes volantes* » (1956), se virent pompeusement qualifiés de « Jules Verne » flamands. Entre-temps, des ouvrages d'auteurs plus classiques vont relever le niveau de la SF belge : ceux d'Hugo Claus, « *Het huis der onbekenden - La maison des inconnus* » (1953), de Jos Vandelloo, « *De japanse vissers - Les pêcheurs japonais* » (1959), de Roger Fieuw, « *De bom - La bombe* » (1961), de Felix Dalle, « *De lachende krokodil - Le crocodile hilare* » (1963), de Jan Christiaens. On accomplit le même travail au niveau du fantastique : « *Triptiek der onvervulde liefde - Tryptique de l'amour insatisfait* » (1947), de Hubert Lampo ou « *De trein der traagheid - Un soir, un train* » (1950), de Johan Daisne. Le terrain est bien préparé pour le boom des années '70, qui se vérifie tant du côté francophone que néerlandophone, SF que fantastique...

Ouvrons une dernière parenthèse pour revenir une nouvelle fois à la situation des Pays-Bas. On peut parler d'éclosion d'une école de fantastique hollandais avec un littéral raz-de-marée : « *De rancho der X mysteries - Le ranch des mystères X* » (1941), de Albert Helman, « *De kelner en de levenden - Le serveur et les vivants* » (1949), de Simon Vestdijk, « *Nocturne der zeven spinnen - Nocturne pour sept araignées* » (1949), de Rico Bulthuis, « *Boeboeboek - Livre Boeboe* » (1958), de Ab Visser, « *Vertrouwelijke vertellingen - Récits confidentiels* » (1959), de Barend Roest Crollius, « *Tussen elf en een - Entre onze et une heure* » (1959), de Kathinka Lannoy, « *Het liefdeleven der Priargen - La vie amoureuse des Priarges* » (1968), « *Het tijdperk der zerken - L'époque des pierres tombales* » (1969) et « *De oertijd voor het venster - L'aube des temps* » (1969) et « *De oertijd voor het venster - L'aube des temps* » (1969).

à la fenêtre » (1966), de Manuel Van Loggem, « *Een grote taak op onyx - Une grande tâche sur Onyx* » (1972), « *Het Koninkrijk der kikkeren is nabij - Le royaume des grenouilles est proche* » (1972) et « *In spin-opnieuw gaat de bocht in - A l'araignée - la courbe aboutit une nouvelle fois à* » (1973), de Ef Leonard, ...

Les œuvres de SF de longue haleine sont plus rares, les auteurs préférant en général s'exprimer sous forme de nouvelles, compilées en anthologies ; mentionnons tout de même des œuvres comme « *Le monde périt par le zèle* » (1954), de Max Dendermonde, « *Het mirakel - Le miracle* » (1955) et « *Het stenen bruids bed - Le lit de nocces en pierre* » (1959), de Harry Mulisch, « *Verboden tijd - Temps interdit* » (1964), du poète Sybren Polet, ou encore celles de Carl Lans et de Felix Thijssen, et le recueil « *Paarpoppen - Couples de poupées* » (1976), de Manuel Van Loggem, qui compilera par ailleurs l'anthologie « *Het toekomstend jaar 3000 - L'an 3000 à venir* » (1976). Une excellente revue paraît depuis 1977, sous la direction de Kees Van Toorn : « *Orbit* ».

En Belgique, c'est la moisson depuis la fin des années '60. Côté néerlandophone, un harmonieux dosage de SF et de fantastique, souvent dans une même œuvre : « *De cirkels- Les cercles* » (1966), « *Sam* » (1968) et « *Caroline oh ! Caroline* » (1976), de Paul Van Herck ; « *De lotgevallen - Les tribulations* » (1968) et « *Les voyageurs de l'Anti-Temps* » (1970) — influence vernienne au niveau initiatique — de Hugo Raes ; « *L'anneau* » (1969), de Gust Van Brussel ; « *De achtjaarlijkse god - Le dieu de huit ans* » (1971) et « *Eenzame bloedvogel - Oiseau de sang solitaire* » (1976), de Eddy C. Bertin ; « *Het menselijk monster - Le monstre humain* » (1977), de Julien C. Raasveld ; « *Angst, mijn spiegelbeeld - Peur, mon image dans le miroir* » (1976), de Mark Ruyffelaert, plus purement fantastique ; « *Pluk mij, dappere - Cueille-moi, ô vaillant* » (1974), de Bob Van Laerhoven, ... Les premières études font leur apparition : « *Voorspel en voorspelling - Prélude et prédiction* » (1970), de R. Blijstra, « *Van hoop naar waarschuwing - De l'espoir au doute* » (1970), de R. Reinsma, « *SF : status of status quo ?* » (1977), de Luk De Vos. Ce sera cependant dans les anthologies compilées par Danny De Laet que l'on trouvera la plus riche information : « *De toekomst en de angst - L'avenir et la peur* » (1974), « *Dageraad des duivels - Le jugement dernier du diable* » (1974) et « *Nachtelijke gedaanten - Silhouettes nocturnes* » (1976). C'est à lui et à Albert Van Hage-land (« *Dans in de ruimte - Danse dans l'espace* » (1977) que les auteurs flamands doivent d'intéresser aujourd'hui des éditeurs étrangers. Mentionnons encore la création, en novembre 1970, de la revue du club « *SFAN* » : s'appelant successivement « *Info-SFAN* », « *SF-magazine* » et



« *Rigel-magazine* », elle est devenue aujourd'hui la plus ancienne revue de SF belge avec plus de 60 numéros parus, après des tentatives comme « *Utopia* » (24), « *Apollo* » et « *Horror* »...

Côté francophone, à présent. Mentionnons l'œuvre très riche de Jacques Sternberg, sur laquelle on ne peut pas apposer d'étiquette : « *La sortie est au fond de l'espace* » (1956), « *Entre deux mondes incertains* » (1957), « *Toi, ma nuit* » (1965), « *Univers zéro* » (1970), « *Futurs sans avenir* » (1971), « *Attention, planète habitée* » (1971), « *Contes glacés* » (1974), « *La banlieue* » (1976), « *Vivre en survivant* » (1977), « *Mai 86* » (1978), la revue « *Mépris* » (4 numéros : 1973-1974), etc. Un autre Belge va conquérir Paris : Eric Losfeld. Parallèlement, deux directeurs de collection vont promouvoir une série de leurs compatriotes : Jacques Van Herp, qui dirige jusqu'en 1977 les séries SF et fantastique, à la Librairie des Champs-Élysées et à qui on doit les essais « *Panorama de la science-fiction* » (1973 ; couronné d'un prix à Eurocon III) et « *Fantastique et mythologies modernes* » (1978) ; Jean-Baptiste Baronian, qui dirigeait à la même époque des collections aux éditions Marabout et qui, excellant en matière de fantastique, lui consacra « *Un nouveau fantastique* » (1977). Les écrivains belges qui émergent sont : Vincent Goffart (« *Jonathan à perte de temps* »/1975), Paul Hanost (« *Le livre des étoiles* »/1977), Alan Haigh (« *La porte des ténèbres* »/1977), Yves Varende (« *Le gadget de l'apocalypse* »/1978), au niveau des romans, outre des jeunes comme Dominique Warfa, au niveau de la nouvelle. Ils sont cependant moins nombreux que leurs homologues néerlandophones.

A un stade moins professionnel, parcourons quelques étapes. Michael Grayn lance « *Atlanta* », porte-parole de l'Association européenne des littératures parallèles, à Liège : cette revue connaîtra 12 parutions en deux ans outre quelques volumes dans une collection du même nom. En 1970, Alain Le Bussy fait paraître « *Xuense* » (Liège) : 16 numéros échelonnés jusqu'en fin 1976 ; la même année, paraît le premier cahier annuel Jean Ray (trilingue), qui existe toujours et est édité par Jozef Peeters. Fin 1973, nous lançons « *Ides... et autres* », qui poursuit son grand bonhomme de chemin. Thierry Stekke tente désespérément de maintenir à flot « *Between* » (Liège) entre septembre 1974 et octobre 1975, qui en valait pourtant la peine... ; Frank Goetghebeur sort « *Cyclope* » à Bruxelles, qui est davantage axé sur la poésie fantastique. Début 1976, Claude Dumont, un fanatique, se risque à sa xième tentative : il n'a pas tort puisque « *Octazine* » (Namur), porte-parole du Collège namurois d'anticipation scientifique, se porte bien, tout comme « *Odyssée* » (Bruxelles), voué par Marc Klugkist au fantastique.

Recueils et romans

- BARONIAN (Jean-Baptiste). — « *Le grand Chalababa* », in « *Anti-mondes* » N° 33, Paris, Opta, 1977, 186 pages.
- BERTIN (Eddy C.). — « *De achtjaarlijkse god* », B. SF N° 7, Utrecht, Bruna, 1971, 174 pages.
« *Eenzame bloedvogel* », B. SF N° 55, Utrecht, Bruna, 1976, 270 pages.
- GOFFART (Vincent). — « *Jonathan à perte de temps* », B. M. N° 512, Verviers, Marabout, 1975, 180 pages.
- HANOST (Paul). — « *Le livre des étoiles* », L. M. SF N° 52, Paris, Le Masque, 1977, 284 pages.
- JANSEN (Michel). — « *Mer des pluies* », collection « *Jamborée* », Paris, Spes, 1961, 180 pages.
- RAASVELD (Julien C.). — « *Het menselijk monster* », Kludde reeks N° 11, Breda, Brabantia Nostra, 1977, 210 pages.
- RAES (Hugo). — « *Les voyageurs de l'anti-temps* », B. M. N° 593, Verviers, Marabout, 1976, 286 pages.
- STERNBERG (Jacques). — « *Univers zéro* », B. M. N° 362, Verviers, Marabout, 1970, 176 pages.
« *Entre deux mondes incertains* », « *Présence du Futur* », N° 21, Paris, Denoël, 1957, 268 pages.
« *La sortie est au fond de l'espace* », « *Présence du Futur* » N° 15, Paris, Denoël, 1956, 252 pages.
« *Futurs sans avenir* », Livre de Poche N° 7017, Paris, Laffont, 1971, 416 pages.
- VAN BRUSSEL (Gust). — « *L'anneau* », B. M. N° 542, Verviers, Marabout, 1975, 186 pages.
- VAN HERCK (Paul). — « *Caroline oh ! Caroline* », L. M. SF N° 42, Paris, Le Masque, 1976, 252 pages.
« *Crésudi dernier ?* », L. M. SF N° 56, Paris, Le Masque, 1977, 250 pages.
- VAN LAERHOVEN (Bob). — « *Pluk mij, dappere* », Kempische boekhandel, Retie, 1974, 182 pages.
« *Grijze alliantie* », Mortelreeks N° 2, Dilbeek, De Backer-Achterland, 1975, 40 pages.
« *Dit gore geheugen van me* », Info, Utrecht, R.A.J. Publications, 1976, 62 pages.

VAN MALDER (Erik). — « *Maite* », « *Kijkgatpaperback* » N° 45, Antwerpen, Walter Soethoudt, 1976, 142 pages.

VARENDE (Yves). — « *Le gadget de l'apocalypse* », in « *Super-fiction* » N° 33, Paris, Albin Michel, 1978.

VERNES (Henri). — « *Bob Morane* », 142 volumes aux éditions Marabout entre 1953 et 1977.

Essais

DE VOS (Luk). — « *Science-fiction : status of status quo ?* », Restant, Antwerpen, 1977, 214 pages.

DISPA (Marie-Françoise). — « *Héros de la SF* », in « *Univers des sciences humaines* » N° 4, Bruxelles, Editions A. De Boeck, 1976, 160 pages.

BLIJSTRA (R.). — « *Voorspel en voorspelling* » (Nederlandse SF), A.W. Sijthoff, Leiden, 1970.

REINSMA (Riemer). — « *Van hoop naar waarschuwing* », Academic Service, Amsterdam, 1970.

SCHEEPSTRA (D.). — « *100 jaar SF in Nederland* », Bibliotheek- en documentatieschool, Amsterdam, 1968.

VAN HERP (Jacques). — « *Panorama de la science-fiction* », André Gérard, Verviers, Marabout, 1973, 432 pages.

Anthologies

DE LAET (Danny). — « *De toekomst en de angst* », Kludde reeks N° 3, Breda, Brabantia Nostra, 1974, 156 pages.

DELCOURT (Christian). — « *Ecritures 73* », cahier du Cercle Interfacultaire de Littérature, Liège, Université, 1973, 72 pages.

LANKESTER (Erik). — « *De beste nederlandse en vlaamse SF-verhalen* », B. SF N° 28, Utrecht, Bruna, 1974, 300 pages.

VAN DER LINDEN (Vincent). — « *Ganymedes I* », B. SF N° 62, Utrecht, Bruna, 1976, 208 pages.

VAN HAGELAND (Albert). — « *Dans in de ruimte* », D.A.P. Reinaert, Zele, 1977, 346 pages.

VAN LOGGEM (Manuel). — « *Het toekomstend jaar 3000* », B. SF N° 49, Utrecht, Bruna, 1976, 192 pages.

VISSER (Ab). — « *Pulp 5* », « *Zwarte Beertjes* » N° 1588, Utrecht, Bruna, 1974, 156 pages.

N. B. : certaines de ces anthologies mêlent SF et fantastique, auteurs flamands et hollandais.

Le fantastique belge récent

Recueils et romans

BARONIAN (Jean-Baptiste). — « *Scènes de la ville obscure* », Paris, Lafont, 1977, 224 pages.

BERTIN (Eddy C.). — « *Derrière le mur blanc* », Bibliothèque M. N° 631, Verviers, Marabout, 1977, 250 pages.

« *Iets kleins, iets hongerigs* », B. FeH N° 7, Utrecht, Bruna, 1972, 192 pages.

BOURS (Jean-Pierre). — « *Celui qui pourrissait* », B. M. N° 625, Verviers, Marabout, 1977, 188 pages.

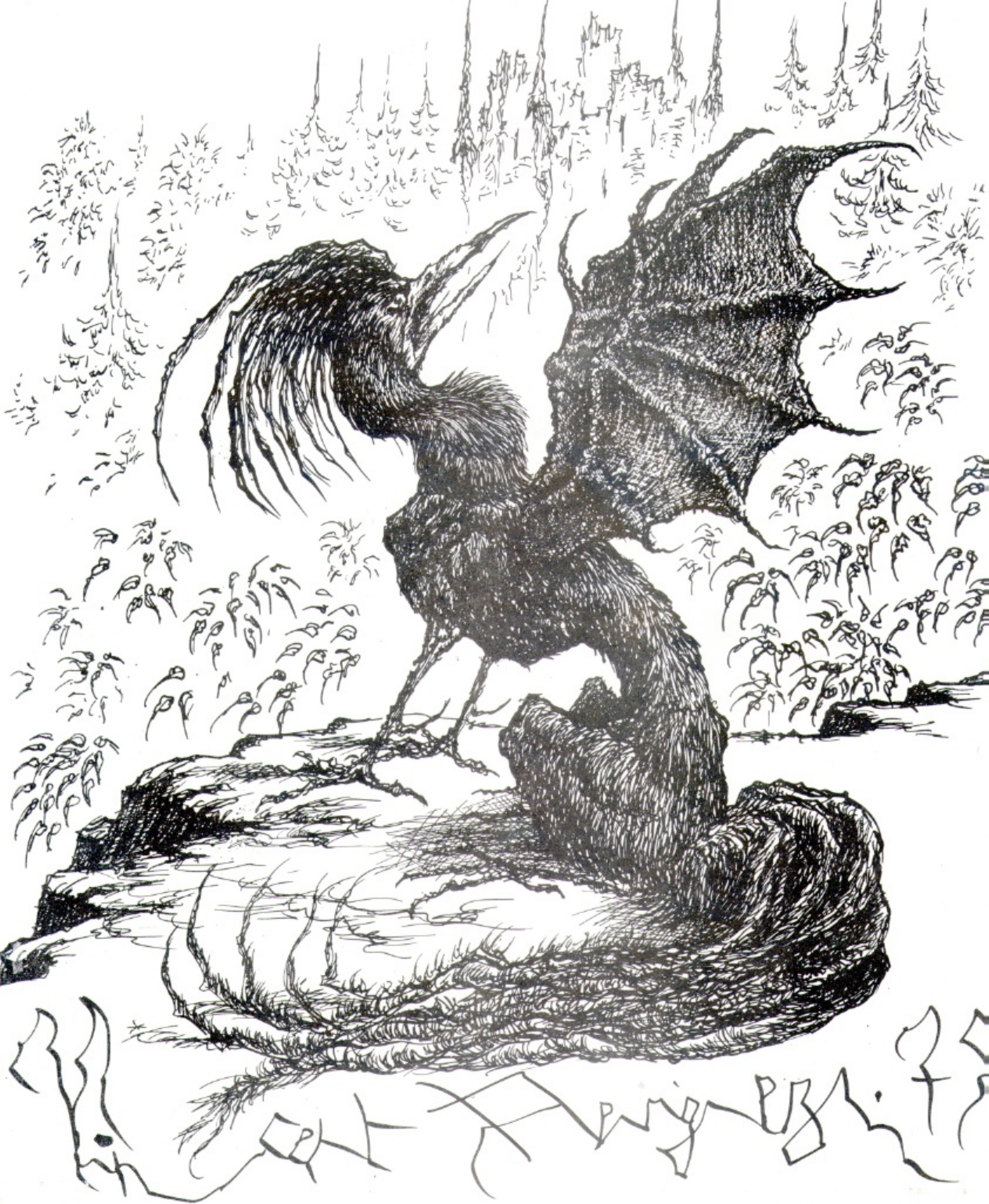
COMPERE (Gaston). — « *La femme de Putiphar* », B. M. N° 519, Verviers, Marabout, 1975, 250 pages.

CONSCIENCE (Hendrik). — « *Graaf Hugo van Craenhove* », Kludde reeks N° 1, Breda, Brabantia Nostra, 1972, 112 pages.

FLANDERS (John). — « *Contes d'horreur et d'aventures* », Paris, 10/18, N° 681, 1972, 312 pages.

« *Le monstre de Borough* », Paris, 10/18 N° 908, 1974, 184 pages.

« *Le secret des Sargasses* », Paris, 10/18 N° 960, 1975, 320 pages.



« *La griffe du diable* », collection Atlanta, Liège, A.E.L.P., 1966, 204 pages.

« *Het slapende dal* », Kludde reeks N° 2, Breda, Brabantia Nostra, 1972, 94 pages.

GHELDERODE (Michel de). — « *Sortilèges* », B. M. N° 234, Verviers, Marabout, 1962, 280 pages.

GRAYN (Michaël). — « *Comme une odeur de soufre* », Atlanta, Liège, A.E.L.P., 1967, 236 pages.

HAIGH (Alan). — « *La porte des ténèbres* », L.M.F. N° 18, Paris, Le Masque, 1977, 222 pages.

HELLENS (Franz). — « *Herbes méchantes* », B. M. N° 194, Verviers, Marabout, 1964, 280 pages.

« *Réalités fantastiques* », Paris, Gallimard, 1931, 270 pages.

MALLINUS (Daniel). — « *Myrtis* », B. M. N° 433, Verviers, Marabout, 1973, 186 pages.

OWEN (Thomas). — « *La cave aux crapauds* », B. M. N° 172, Verviers, Marabout, 1963, 314 pages.

« *Cérémonial nocturne* », B. M. N° 242, Verviers, Marabout, 1966, 280 pages.

« *La truie* », B. M. N° 394, Verviers, Marabout, 1972, 188 pages.

« *Pitié pour les ombres* », B. M. N° 448, Verviers, Marabout, 1973, 188 pages.

« *Le rat Kavar* », B. M. N° 515, Verviers, Marabout, 1975, 190 pages.

« *Les maisons suspectes* », B. M. N° 618, Verviers, Marabout, 1978, 126 pages.

PREVOT (Gérard). — « *Le démon de février* », B. M. N° 369, Verviers, Marabout, 1970, 182 pages.

« *Celui qui venait de partout* », B. M. N° 441, Verviers, Marabout, 1973, 252 pages.

« *La nuit du Nord* », B. M. N° 484, Verviers, Marabout, 1974, 186 pages.

« *Le spectre large* », B. M. N° 553, Verviers, Marabout, 1975, 182 pages.

RAEMDONCK (Jean-Paul). — « *Han* », B. M. N° 400, Verviers, Marabout, 1972, 186 pages.

RAY (Jean). — Œuvres (presque) complètes (24 volumes), B. M., Verviers, Marabout.

« *Les cercles de l'épouvante* », L. MF. N° 2, Paris, Le Masque, 1978, 192 pages.

« *Le grand nocturne* », Bruxelles, Les auteurs associés, 1942, 214 pages.

RUYFFELAERT (Mark). — « *Angst, mijn spiegelbeeld* », Kludde reeks N° 7, Breda, Brabantia Nostra, 1976, 144 pages.

STERNEBRG (Jacques). — « *Contes glacés* », André Gérard, Verviers, Marabout, 1974, 384 pages.

« *Vivre en survivant* », « *L'école buissonnière* », Paris, Tchou, 1977, 252 pages.

« *La banlieue* », B. M. N° 569, Verviers, Marabout, 1976, 188 pages.

THIRY (Marcel). — « *Nouvelles du grand possible* », B. M. N° 270, Verviers, Marabout, 1967, 284 pages.

WARREN (Raoul de). — « *Le village assassin* », Atlanta, Liège, A.E.L.P., 1967, 208 pages.

« *La bête de l'apocalypse* », in « *L'étrange* », Paris, Laffont, 1956, 294 pages.

WATTEAU (Monique). — « *La colère végétale* », B. M. N° 462, Verviers, Marabout, 1973, 182 pages.

WUILLOT (Francis). — « *Nouvelles infernales* », « *Le Styx* », Manage, Ed. Dufour, 1974, 262 pages.

N. B. : Si vous vouliez en savoir plus, nous vous recommandons vivement le travail suivant : « *La littérature fantastique française de Belgique* » (essai de bibliographie des romans et nouvelles publiés de 1830 à nos jours), mémoire présenté par Philippe Pétré en 1976-1977 à l'Institut Provincial d'Etudes et de Recherches Bibliothéconomiques, 15 rue des Croisiers à 4000 Liège (236 pages de références).

Essais

BARONIAN (Jean-Baptiste). — « *Un nouveau fantastique* », Lausanne, L'Age d'Homme, 1977, 104 pages.

JACQUEMIN (Georges). — « *Littérature fantastique* », in collection « *Problèmes* », Bruxelles, Editions Labor, 1974, 180 pages.

VAN HERP (Jacques). — « *Fantastique et mythologies modernes* », in collection « *Ides... et autres* », Bruxelles, Editions « *Recto-Verso* » asbl, 1978, 66 pages.

Anthologies

BARONIAN (Jean-Baptiste). — « *La Belgique Fantastique* », André Gérard, Verviers, Marabout, 1975, 382 pages.

DE LAET (Danny). — « *Dageraad des duivels* », in « *Kijkgatpaperback 6/ speciaal* », Antwerpen, Walter Soethoudt, 1974, 294 pages.

RAY (Jean). — « *La gerbe noire* », in collection « *La résurrection du roman noir* », Nivelles, Edition de la Sixaine, 1947, 232 pages.

La SF & le fantastique hollandais récents

Recueils et romans

BELCAMPO. — « *Le monde fantastique de Belcampo* », in collection « *Présence du Futur* » N° 67, Paris, Denoël, 1963, 222 pages.

BULTHUIS (Rico). — « *Nocturne der zeven spinnen* », Kludde reeks N° 8, Breda, Brabantia Nostra, 1977, 148 pages.

LEONARD (Ef). — « *Het koninkrijk der kikkeren is nabij* », B. SF N° 13, Utrecht, Bruna, 1972, 192 pages.

« *In spin -opnieuw gaat de bocht in* », B. FeH N° 11, Utrecht, Bruna, 1973, 192 pages.

QUINTANA (Anton). — « *Een grote taak op onyx* », B. FeH N° 16, Utrecht, Bruna, 1973, 144 pages.

VAN LOGGEM (Manuel). — « *Het liefdeleven der Priargen* », Zwarte Beertjes N° 1223, Utrecht, Bruna, 1968, 190 pages.

« *Het tijdperk der zerken* », Meulenhoff pockets, Amsterdam, Meulenhoff, 1969, 158 pages.

« *De oertijd voor het venster* », « *Litteraire reuzenpockets* » N° 202, Amsterdam, « *De bezige bij* », 1966, 182 pages.

« *Paarpoppen* », SF-verhalen, Luitingh -Laren N. H., 1976, 158 pages.

Anthologie

DE LAET (Danny). — « *Nachtelijke gedaanten* », in « *Kijkgatpaperback* » N° 44, Antwerpen, Walter Soethoudt, 1976, 334 pages.

« *Tussen tijd en schaduw* », Walter Soethoudt, 1978.